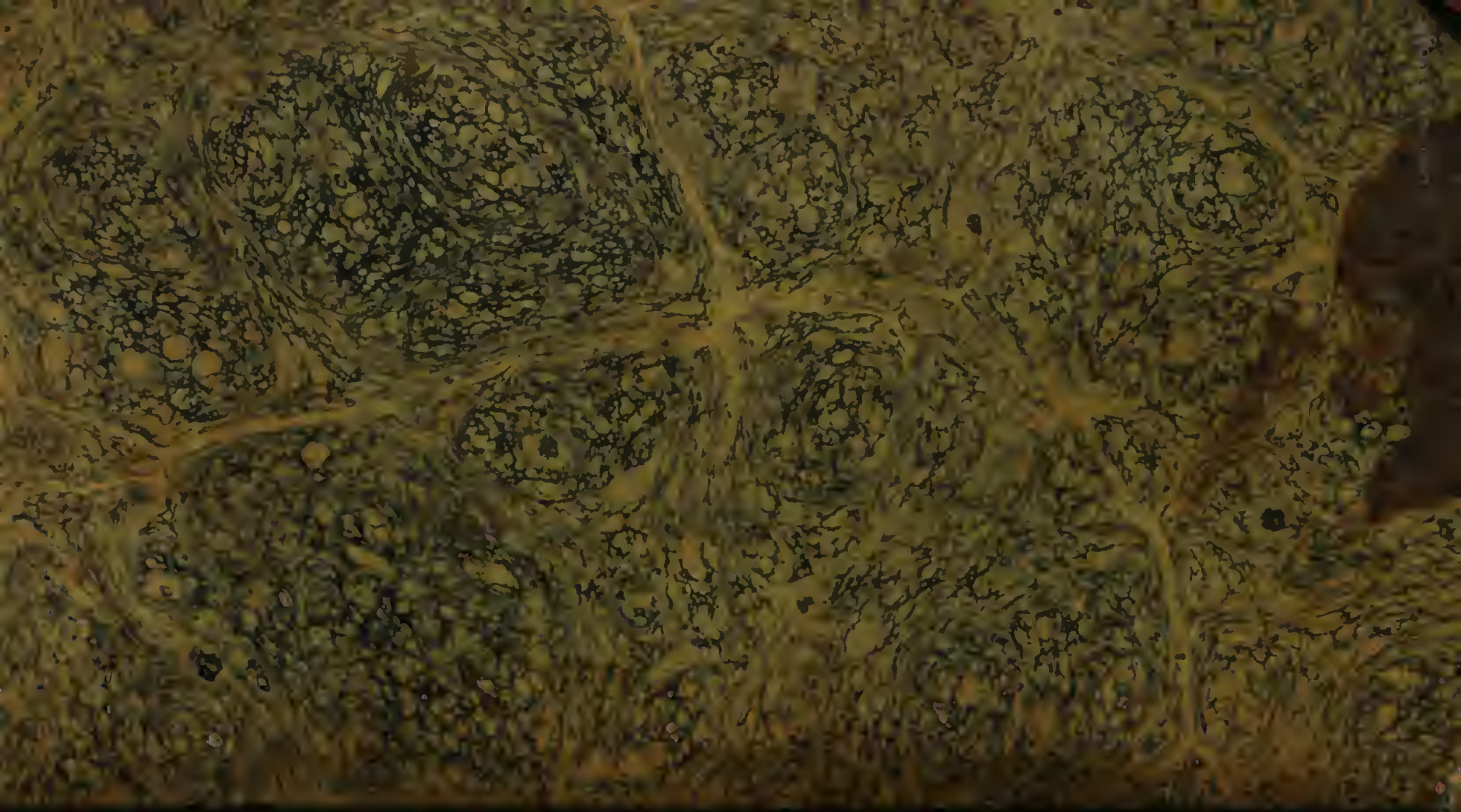


VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFA

NAZIONALE
B. Prov.
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
I. I.
58
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXV

Num.° d' ordine

B. Pur
III
58

Digitized by Google

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON,

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

Et à PARIS,

Chez H. NICOLLE et Comp.e, à la Librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n.° 15.

611593

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,

PAR FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
MONTESQUIEU, *Esp. des Lois*, liv. 24, c. 3.

SIXIÈME ÉDITION.

TOME VI.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A LYON,
De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

M. D. CCC. IX.

Digitized by Google

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

TROISIÈME PARTIE.
BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE CINQUIÈME.

Harmonies de la Religion Chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

CHAPITRE PREMIER.

Division des harmonies.

AVANT de passer à la description du culte, il nous reste à examiner quelques sujets que nous n'avons pu suffisamment

développer dans les livres précédens. Ces sujets se rapportent au côté physique ou au côté moral des arts. Ainsi, par exemple, les sites des monastères, les ruines des monumens religieux, etc. tiennent à la partie matérielle de l'architecture, tandis que les effets de la doctrine chrétienne, avec les passions du cœur de l'homme, et les tableaux de la nature, rentrent dans la partie dramatique et descriptive de la poésie.

Tels sont les sujets que nous réunissons dans ce livre, sous le titre général d'*harmonies*, etc.

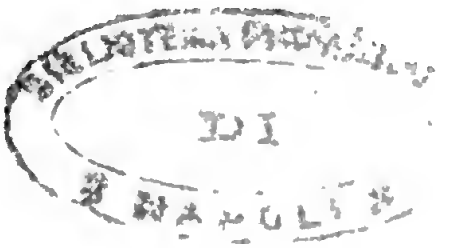
CHAPITRE II.

HARMONIES PHYSIQUES.

Sites des Monumens religieux, Couvens maronites, cophtes, etc.

Il y a dans les choses humaines deux espèces de nature placées, l'une au commencement, l'autre à la fin de la société. S'il n'en était ainsi, l'homme, en s'éloignant toujours de son origine, serait devenu une sorte de monstre : mais par une loi de la Providence, plus il se civilise, plus il se rapproche de son premier état ; il advient que la science au plus haut degré est l'ignorance, et que les arts parfaits sont la nature.

Cette dernière nature, ou cette *nature de la société*, est la plus belle : le génie en est l'instinct, et la vertu l'innocence, car le génie et la vertu de l'homme



civilisé ne sont que l'instinct et l'innocence perfectionnés du sauvage. Or, personne ne peut comparer un Indien du Canada à Socrate, bien que le premier soit, rigoureusement parlant, aussi moral que le second; ou bien il faudrait soutenir que la paix des passions non développées dans l'enfant, a la même excellence que la paix des passions domptées dans l'homme, que l'être à pures sensations est égal à l'être pensant, ce qui reviendrait à dire que faiblesse est aussi belle que force. Un petit lac ne ravage pas ses bords, et personne n'en est étonné; son impuissance fait son repos; mais on aime le calme sur la mer, parce qu'elle a le pouvoir des orages, et l'on admire le silence de l'abyme, parce qu'il vient de la profondeur même des eaux.

Entre les siècles de nature et ceux de civilisation, il y en a d'autres que nous avons nommés siècles *de barbarie*.

Les anciens ne les ont point connus. Ils se composent de la réunion subite d'un peuple policé et d'un peuple sauvage. Ces âges doivent être remarquables par la corruption du goût. D'un côté l'homme sauvage, en s'emparant des arts, n'a pas assez de finesse pour les porter jusqu'à l'élégance, et l'homme social pas assez de simplicité pour redescendre à la seule nature.

On ne peut alors espérer rien de pur que dans les sujets où une cause morale agit par elle-même indépendamment des causes temporaires. C'est pourquoi les premiers solitaires, livrés à ce goût délicat et sûr de la religion, qui ne trompe jamais lorsqu'on n'y mêle rien d'étranger, ont choisi dans les diverses parties du monde les sites les plus frappans, pour y fonder leurs monastères (*). Il n'y a

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

point d'hermite qui ne saisisse aussi bien que Claude Lorrain ou le Nôtre, le rocher où il doit placer sa grotte.

On voit çà et là, dans la chaine du Liban, des couvens Maronites bâtis sur des abymes. On pénètre dans les uns par de longues cavernes, dont on ferme l'entrée avec des quartiers de roche; on ne peut monter dans les autres qu'au moyen d'une corbeille suspendue. Le *fleuve saint* sort du pied de la montagne; la forêt de cèdres noirs domine le tableau, et est elle-même surmontée par des croupes arrondies, que la neige drape de sa blancheur. Le miracle ne s'achève qu'au moment où l'on arrive au monastère: au-dedans sont des vignes, des ruisseaux, des bocages; au-dehors, une nature horrible, et la terre qui se perd et s'enfuit avec ses fleuves, ses campagnes et ses mers, dans de bleuâtres profondeurs. Nourris par la religion entre la terre et le firmament,

sur ces roches escarpées, c'est de là que de pieux solitaires prennent leur vol vers le ciel, comme des aigles de la montagne.

Les cellules rondes et séparées des couvens égyptiens sont renfermées dans l'enceinte d'un mur, qui les défend des Arabes. Du haut de la tour bâtie au milieu de ces couvens, on découvre des landes de sable, d'où s'élèvent les têtes grisâtres des pyramides, ou des bornes qui marquent le chemin au voyageur. Quelquefois une caravane abyssinienne, des Bédouins vagabonds, passent dans le lointain à l'un des horizons de la mouvante étendue; quelquefois le souffle du midi noie la perspective dans une atmosphère de poudre. La lune éclaire un sol nu, où des brises muettes ne trouvent pas même un brin d'herbe, pour en former une voix. Le désert sans arbres se montre de toutes parts sans ombre; ce n'est que dans les bâtimens

du monastère qu'on retrouve quelques voiles de la nuit.

Sur l'isthme de Panama en Amérique, le cénobite peut contempler, du faîte de son couvent, les deux mers qui baignent les deux rives du Nouveau-Monde; l'une souvent agitée quand l'autre repose, et présentant aux méditations le double tableau du calme et de l'orage.

Les couvens situés dans les Andes voient s'aplanir au loin les flots de l'océan Pacifique. Un ciel transparent abaisse le cercle de ses horizons sur la terre et sur les mers, et semble enfermer l'édifice de la religion sous un globe de cristal. La fleur capucine remplaçant le lierre religieux, brode de ses chiffres de pourpre les murs sacrés, le Lamaz traverse le torrent sur un pont flottant de lianes, et le Péruvien infortuné vient prier le Dieu de Las Casas.

Tout le monde a vu en Europe de vieilles abbayes cachées dans les bois,

où elles ne se décèlent aux voyageurs, que par leurs clochers perdus dans la cime des chênes. Les monumens ordinaires reçoivent leur grandeur des paysages qui les environnent ; la religion chrétienne embellit au contraire le théâtre où elle place ses autels et suspend ses saintes décorations. Nous avons parlé des couvens européens dans l'histoire de René, et retracé quelques-uns de leurs effets, au milieu des scènes de la nature ; pour achever de montrer au lecteur ces monumens, nous lui donnerons ici un morceau précieux que nous devons à l'amitié. L'auteur y a fait de si grands changemens, que c'est, pour ainsi dire, un nouvel ouvrage. Ces beaux vers prouveront aux poëtes, que leurs muses gagneraient plus à rêver dans les cloîtres, qu'à se faire l'écho de l'impiété.

LA CHARTREUSE DE PARIS.

VIEUX cloître où de Bruno les disciples cachés,
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés ;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques !
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venait Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.
J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours.
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyans remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique à mes yeux éblouis,
Vante après cent hivers la grandeur de Louis !
Je préfère ces lieux où l'ame moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite :
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'enfuit, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux ;
Son jour mélancolique, et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissans j'aime à m'ensevelir ;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.

Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,
Des enfans de Bruno ne troublent point l'asile;
Le bruit les environne, et leur ame est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstans,
Le fantôme du siècle emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes men-
songères.
Mais c'est en vain: du siècle ils ont fui les chimères;
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Vous déplorez pourtant leur destin malheureux!
Quel préjugé funeste à des lois si rigides
Attacha, dites-vous, ces pieux suicides!
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin;
L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain;
Et le seul désespoir habite leurs cellules.

Eh bien! vous qui plaignez ces victimes crédules,
Penétrez avec moi ces murs religieux:
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux!
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.

Mais quel lugubre son du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour!
C'est l'airan qui du temps, formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète,
Redit en longs échos: Songe au dernier moment.
Le son sous cette voûte expire lentement;
Et quand il a cessé l'ame en frémit encore.

La méditation qui, seule des l'aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son
œil,
A ce signal s'arrête et lit sur un cercueil,
L'épitaphe à demi par les ans effacée,
Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
O tableaux éloquens ! oh ! combien à mon cœur
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles,
Où croasse l'oiseau chantre des funérailles,
Les approches du soir, et ces ifs attristés,
Où glissent du soleil les dernières clartés,
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone,
Ce temple où chaque aurore entend de saints
concerts,
Sortir d'un long silence et monter dans les airs,
Un martyr dont l'autel a conservé les restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort !

Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus
épaisse,
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil ;
Le jour meurt, la nuit vient : le couchant moins
vermeil,
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
Tout-à-coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis

De

De ce palais voisin qu'éleva Médicis ; (1)
Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par ces vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux,
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière,
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
Me trompé-je ! Ecoutons : sous ces voûtes antiques
Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
Et la religion, le front voilé, descend,
Elle approche : déjà son calme attendrissant,
Jusqu'au fond de votre ame en secret s'insinue ;
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Vous dit tout bas : Mon fils, viens ici, viens à moi,
Marche au fond du désert : j'y serai pres de toi.

Maintenant du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux : voyez dans les routes du monde,
S'agiter les humains que travaille sans fruit
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages,
Où sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths, se disputaient le sceptre des Césars.

(1) Le Luxembourg.

La force était sans frein, le faible sans asile :
Parlez, blâmerez-vous les Benoît, les Basile,
Qui loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés !
Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
Oh ! que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur !
C'est là qu'ils se cachaient, et les chrétiens fidèles,
Que la Religion protégeait de ses ailes,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvaient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osait plus y chercher ses victimes.
Et que dis-je ! accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ces lieux saints l'oppresseur désarmé,
Venait demander grâce aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitaient l'hermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
Au creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
D'illustres pénitens fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices ;
Mais leurs austérités ne sont point sans délices :
Celui qu'ils ont cherché ne les oublira pas ;
Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas.
Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venaient reposer sous ton ombre chérie ;
Prophétique Jourdain, ils erraient sur tes bords,
Et vous, qu'un roi charmait de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,

Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière !
Cet antre protégeait leur paisible sommeil;
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil;
Ils chantaient l'Eternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout-à-coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte, au nom du ciel, un message de paix.
Et cependant leurs jours n'étaient point sans orages.
Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,
Voyait sous le cilice et de cendres couvert,
Les voluptés de Rome assiéger son désert.
Leurs combats exerçaient son austère sagesse.
Peut-être comme lui déplorant sa faiblesse,
Un mortel trop sensible habita ce séjour.

Hélas ! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit du fond des monastères ;
En vain le repoussant de ses regards austères,
La pénitence veille à côté d'un cercueil ;
Il entre déguisé sous les voiles du deuil ;
Au Dieu consolateur en pleurant il se donne ;
A Comminge, à Rancé, Dieu sans doute pardonne ;
A Comminge, à Rancé, qui ne doit quelques pleurs!
Qui n'en sait les amours ! qui n'en plaint les
malheurs !
Et toi dont le nom seul trouble l'ame amoureuse,
Des bois du Paraclet vestale malheureuse,
Toi qui, sans prononcer de vulgaires sermens,
Fis connaître à l'amour de nouveaux sentimens;
Toi que l'homme sensible, abusé par lui-même,
Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime,

Héloïse ! à ton nom quel cœur ne s'attendrit !
Tel qu'un autre Abeilard tout amant te chérit.
Que de fois j'ai cherché, loin d'un monde volage,
L'asile où dans Paris s'écoula ton jeune âge !
Ces vénérables tours qu'alonge vers les cieux
La cathédrale antique où priaient nos aïeux ;
Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire.
Là tout m'en parle encor (1) ; là revit ta mémoire ;
Là du toit de Fulbert j'ai revu les débris.
On dit même en ces lieux, par ton ombre chéris,
Qu'un long gémissement s'élève chaque année,
A l'heure où se forma ton funeste hymenée.
La jeune fille alors lit, au déclin du jour,
Cette lettre éloquente où brûle ton amour :
Son trouble est aperçu de l'amant qu'elle adore,
Et des feux que tu peins, son feu s'accroît encore.

Mais que fais-je, imprudent ! quoi ! dans ce lieu sacré
J'ose parler d'amour, et je marche entouré
Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes !
Ces murs, ces longs dortoirs se couvrent d'anathèmes,
De sentences de mort qu'aux yeux épouvantés

---

(1) Héloïse vivait dans le cloître Notre-Dame ; on y voit encore la maison de son oncle le chanoine Fulbert.

L'ange exterminateur écrit de tous côtés.
Je lis à chaque pas : *Dieu*, *l'enfer*, la *vengeance*.
Par-tout est la rigueur, nulle part la clémence.
Cloître sombre ! où l'amour est proscrit par le ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel ;
Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée.
L'imagination vers tes murs élancée,
Chercha leur saint repos, leur long recueillement;
Mais mon ame a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma faiblesse.
Toutefois quand le temps qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs,
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète,
Dans ces momens plus doux, et si chers au poëte,
Où fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins ;
Alors je reviendrai, solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentimens retracés dans ces vers.

CHAPITRE III.

DES RUINES EN GÉNÉRAL.

Qu'il y en a de deux espèces.

De l'examen des *sites* des monumens chrétiens, nous passons aux effets des *ruines* de ces monumens. Elles fournissent au cœur de majestueux souvenirs, et aux arts des compositions touchantes. Consacrons quelques pages à cette poétique des morts.

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monumens détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint, en outre, une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux, n'ont pu vivre cependant au-delà

du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi, les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature ; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part, ils reviennent toujours s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte ? Celui qui le plaça daus les cieux, est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines.

Il y a deux sortes de ruines ; l'une, ouvrage du temps ; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres ? elle y sème des fleurs. Entr'ouvrent-ils un tombeau ? elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines ; elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur, et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs plus violentes et plus complètes que celles des âges : les seconds minent, les premiers renversent. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faux à l'homme ; et le Temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin d'œil, ce qu'il eût mis des siècles à détruire.

Nous nous promenions un jour derrière le palais du Luxembourg, et nous nous trouvâmes près de cette même Chartreuse que M. de Fontanes a chantée. Nous vîmes une église dont les toits étaient enfoncés, les plombs des fenêtres arrachés,

et les portes fermées avec des planches mises debout. La plupart des autres bâtimens du monastère n'existaient plus. Nous nous promenâmes long-temps au milieu des pierres sépulcrales de marbre noir, semées çà et là sur la terre; les unes étaient totalement brisées, les autres offraient encore quelques restes d'épitaphes. Nous entrâmes dans le cloître intérieur; deux pruniers sauvages y croissaient parmi de hautes herbes et des décombres. Sur les murailles on voyait des peintures à demi effacées, représentant la vie de saint Bruno; un cadran était resté sur un des pignons de l'église; et dans le sanctuaire, au lieu de cet hymne de paix qui s'élevait jadis en l'honneur des morts, on entendait crier l'instrument du manœuvre qui sciait des tombeaux.

Les réflexions que nous fîmes dans ce lieu, tout le monde les peut faire. Nous en sortîmes le cœur flétri, et nous

nous enfonçâmes dans le faubourg voisin, sans savoir où nous allions. La nuit approchait : comme nous passions entre deux murs, dans une rue déserte, tout-à-coup le son d'un orgue vint frapper notre oreille, et les paroles du cantique *Laudate Dominum, omnes gentes*, sortirent du fond d'une église voisine ; c'était alors l'octave du Saint-Sacrement. Nous ne saurions peindre l'émotion que nous causèrent ces chants religieux ; nous crûmes ouïr une voix du ciel, qui disait : « Chrétien sans foi, pourquoi perds-tu l'espérance ? Croi-tu donc que je change mes desseins comme les hommes ; que j'abandonne, parce que je punis ? Loin d'accuser mes décrets, imite ces serviteurs fidèles qui bénissent les coups de ma main, jusque sous les débris où je les écrase. »

Nous entrâmes dans l'église, au moment où le prêtre donnait la bénédiction. De pauvres femmes, des vieillards, des

enfans étaient prosternés. Nous nous précipitâmes sur la terre, au milieu d'eux ; nos larmes coulaient ; nous dîmes dans le secret de notre cœur : Pardonne, ô Seigneur, si nous avons murmuré en voyant la désolation de ton temple ; pardonne à notre raison ébranlée ! l'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort ; son amour tiède, sa foi chancelante, sa charité bornée, ses sentimens incomplets, ses pensées insuffisantes, son cœur brisé, tout chez lui n'est que ruines.

CHAPITRE IV.

EFFET PITTORESQUE DES RUINES.

Ruines de Palmyre, d'Egypte, etc.

Les ruines, considérées sous les rapports du paysage, sont plus pittoresques dans un tableau, que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du site et des objets extérieurs, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice; mais quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des débris isolés, entre lesquels l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les montagnes, les fleuves et les forêts. Alors, par un jeu de l'optique, l'horizon recule, et les galeries suspendues en l'air, se découpent sur les fonds du ciel et de la terre.

terre. Ces effets n'ont pas été inconnus des anciens ; ils élevaient des cirques sans masses pleines, pour laisser un libre accès aux illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des harmonies particulières avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles sont placées, et les règnes de la nature au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées, qui décorent nos châteaux gothiques et nos vieilles tours ; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lions*, qui soutiennent les chapiteaux du *temple du Soleil* ; le palmier remplace par sa colonne, la colonne tombée, et le pêcher que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève dans la demeure du silence. On y voit encore une espèce d'arbres,

dont le feuillage échevelé et les fruits en cristaux, forment, avec les débris pendans, de beaux accords de tristesse. Quelquefois une caravane, arrêtée dans ces déserts, y multiplie les effets pittoresques : le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines, et les chameaux semblent en accroître les dimensions, lorsque couchés entre des fragmens de maçonnerie, ils ne laissent voir que leurs têtes fauves et leur dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Egypte ; souvent elles offrent dans un petit espace diverses sortes d'architectures et de souvenirs. Les colonnes du vieux style égyptien s'élèvent auprès de la colonne corinthienne ; un morceau d'ordre toscan s'unit à une tour arabe, un monument du peuple pasteur à un monument des Romains. Des Sphinx, des Anubis, des statues brisées, des obélisques rompus, sont roulés dans le

Nil, enterrés dans le sol, cachés dans des rizières, des champs de féves et des plaines de trèfles. Quelquefois, dans les débordemens du fleuve, ces ruines ressemblent sur les eaux à une grande flotte; quelquefois des nuages, jetés en onde sur le flanc des pyramides, les partagent en deux moitiés. Le chakal, monté sur un piédestal vide, alonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de belier; la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise, sautent parmi les décombres, tandis que la poule-sultane se tient immobile sur quelque débris, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse, étalent les ruines de la Grèce. Là, commencent à paraître les mousses, les plantes grimpantes, et les fleurs saxatiles. Une guirlande vagabonde de jasmin embrasse une Vénus, comme

pour lui rendre sa ceinture, une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé, le pavot croît sur les feuillets du livre de Mnémosine; symbole de la renommée passée, et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Egée, qui viennent expirer sous de croulans portiques, Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel, le cygne qui fait son nid dans le sein de quelque Léda, mille accidens, produits comme par les Grâces, enchantent ces poétiques débris; on dirait qu'un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses, et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble à un tableau d'Apelles, consacré à Neptune et suspendu à ses rivages. (*)

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

CHAPITRE V.

Ruines des monumens chrétiens.

Les ruines des monumens chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monumens de Rome et de la Grèce; mais sous d'autres rapports elles peuvent supporter le parallèle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre, sont celles que l'on voit en Angleterre, au bord des lacs du Cumberland, dans les montagnes d'Ecosse, et jusque dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres, et quelques pans de la tour des cloches, sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel; de sorte que sur la tenture

grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds ; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissemens des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique étant tout composé de *vides*, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs, que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel

nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre, comme le Dieu de Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux; un océan sauvage, des syrtes embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrens qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un *morne* flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures, on voit fuir la nue et planer l'oiseau des

terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses toiles arrondies, comme un Esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas, et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient la *Sagesse* qui s'est promenée sur les flots. Tantôt, dans leurs solennités, ils s'avançaient le long des grèves, en chantant avec le Psalmiste : « Comme elle est vaste » cette mer qui étend au loin ses bras » spacieux (1) ! » tantôt assis dans la grotte de *Fingal*, près des soupiraux de l'Océan, ils croyaient entendre cette voix, qui disait à Job : « Savez-vous » qui a renfermé la mer dans des digues,

(1) Ps. 103, v. 25.

» lorsqu'elle se débordait en sortant » comme du sein de sa mère; *Quasi de* » *vulva procedens* (1)? » La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons, les tranquilles cénobites, retirés au fond de leurs cellules, s'endormaient aux murmures des orages; heureux de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur qui ne périra point!

Sacrés débris des monumens chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autres ruines, du sang, des injustices et des violences! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou tout au plus que les souffrances mystérieuses du Fils de l'Homme! Et vous, saints hermites, qui, pour arriver à des retraites plus fortunées, vous étiez exilés

(1) Job, cap. XXXVIII, v. 8.

sur les glaces du pôle ; vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices ! S'il est parmi les anges comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes, pour y cacher votre bonheur !

CHAPITRE VI.

HARMONIES MORALES.

Dévotions populaires.

Nous quittons les harmonies physiques des monumens religieux et des scènes de la nature, pour entrer dans les harmonies morales du christianisme. Il faut placer au premier rang *ces dévotions populaires*, qui consistent en de certaines croyances et de certains rites pratiqués par la foule, sans être ni avoués, ni absolument proscrits par l'Eglise. Ce ne sont, en effet, que des harmonies de la religion et de la nature. Quand le peuple croit entendre la voix des morts dans les vents, quand il parle des fantômes de la nuit, quand il va en pélerinage pour le soulagement de ses maux, il est évident que ces opinions ne sont que des relations

touchantes entre quelques scènes naturelles, quelques dogmes sacrés, et la misère de nos cœurs. Il suit de-là que plus un culte a de ces *dévotions populaires*, plus il est poétique, puisque la poésie se fonde sur les mouvemens de l'ame et les accidens de la nature, rendus tout mystérieux par l'intervention des idées religieuses.

Il faudrait nous plaindre si, voulant tout soumettre aux règles de la raison, nous condamnions avec rigueur ces croyances qui aident au peuple à supporter les chagrins de la vie, et qui lui enseignent une morale que les meilleures lois ne lui apprendront jamais. Il est bon, il est beau, quoi qu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu, et que nous soyons sans cesse environnés de ses miracles.

Le peuple est bien plus sage que les philosophes. Chaque fontaine, chaque croix dans un chemin, chaque soupir du

du vent de la nuit, porte avec lui un prodige. Pour l'homme de foi, la nature est une constante merveille. Souffre-t-il? il prie sa petite image, et il est soulagé. A-t-il besoin de revoir un parent, un ami? il fait un vœu, prend le bâton et le bourdon du pélerin; il franchit les Alpes ou les Pyrénées, visite Notre-Dame de Lorette ou Saint-Jacques en Galice, il se prosterne, il prie le saint de lui rendre un fils (pauvre matelot, peut-être errant sur les mers), de sauver une épouse, de prolonger les jours d'un père. Son cœur se trouve allégé. Il part pour retourner à sa chaumière: chargé de coquillages, il fait retentir les hameaux du son de sa conque, et chante, dans une complainte naïve, la bonté de Marie, mère de Dieu. Chacun veut avoir quelque chose qui ait appartenu au pélerin. Que de maux guéris par un seul ruban consacré! Le pélerin arrive à son village: la première personne qui vient au-devant

de lui, c'est sa femme relevée de couchés, c'est son fils retrouvé, c'est son père rajeuni.

Heureux, trois et quatre fois heureux, ceux qui croient! ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours; ils ne peuvent pleurer, sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Leurs pleurs ne sont point perdus; la religion les reçoit dans son urne, et les présente à l'Eternel.

Les pas du vrai croyant ne sont jamais solitaires; un bon ange veille à ses côtés, il lui donne des conseils dans ses songes, il le défend contre le mauvais ange. Ce céleste ami lui est si dévoué, qu'il consent pour lui à s'exiler sur la terre.

Trouvait-on chez les anciens rien de plus admirable qu'une foule de pratiques usitées jadis dans notre religion? Si l'on rencontrait au coin d'une forêt le corps d'un homme assassiné, on plantait

une croix dans ce lieu, en signe de miséricorde. Cette croix demandait au Samaritain une larme pour un infortuné, et à l'habitant de la cité fidèle, une prière pour son frère. Et puis ce voyageur était peut-être un étranger, tombé loin de son pays, comme cet illustre inconnu sacrifié par la main des hommes, loin de sa patrie céleste ! Quel commerce entre nous et Dieu ! quelle élévation cela ne donnait-il pas à la nature humaine ! qu'il était étonnant d'oser trouver des conformités entre nos jours mortels et l'éternelle existence du Maître du monde !

Nous ne parlerons point de ces Jubilés substitués aux jeux séculaires, qui plongent les chrétiens dans la piscine du repentir, rajeunissent les consciences, et appellent les pécheurs à l'amnistie de la religion. Nous ne dirons point non plus comment dans les calamités publiques, les grands et les petits s'en allaient

pieds nus d'église en église, pour tâcher de désarmer la colère de Dieu. Le pasteur marchait à leur tête, la corde au cou ; humble victime dévouée pour le salut du troupeau.

Mais le peuple ne nourrissait point la crainte de ces fléaux, quand il avait sous son toit le Christ d'ébène, le laurier bénit, l'image du saint, protecteur de la famille. Que de fois on s'est prosterné devant ces reliques, pour demander des secours qu'on n'avait point obtenus des hommes !

Qui ne connaît *Notre-Dame des Bois*, cette habitante du tronc de la vieille épine, ou du creux moussu de la fontaine ? elle est célèbre dans le hameau par ses miracles. Maintes matrones vous diront que leurs douleurs dans l'enfantement ont été moins grandes depuis qu'elles ont invoqué la *bonne Marie des Bois.* Les filles qui ont perdu leurs fiancés, ont souvent, au clair de la lune,

aperçu les ames de ces jeunes hommes dans ce lieu solitaire ; elles ont reconnu leur voix dans les soupirs de la fontaine. Les colombes qui boivent de ces eaux, ont toujours des œufs dans leur nid, et les fleurs qui croissent sur ses bords, toujours des boutons sur leur tige. Il était convenable que la sainte des forêts fît des miracles doux comme les mousses qu'elle habite, charmans comme les eaux qui la voilent.

C'est dans les grands événemens de la vie, que les coutumes religieuses offrent aux malheureux leurs consolations. Nous avons été une fois spectateur d'un naufrage. En arrivant sur la grève, les matelots dépouillèrent leurs vêtemens, et ne conservèrent que leurs pantalons et leurs chemises mouillées. Ils avaient fait un vœu à la Vierge pendant la tempête. Ils se rendirent en procession à une petite chapelle, dédiée à saint Thomas. Le

capitaine marchait à leur tête, et le peuple suivait, en chantant avec eux l'*Ave*, *maris stella*. Le prêtre célébra la messe des naufragés, et les matelots suspendirent leurs habits trempés d'eau de mer, en *ex voto*, aux murs de la chapelle. La philosophie peut remplir ses pages de paroles magnifiques, mais nous doutons que les infortunés viennent jamais suspendre leurs vêtemens à son temple.

La mort, si poétique, parce qu'elle touche aux choses immortelles, si mystérieuse à cause de son silence, devait avoir mille manières de s'annoncer pour le peuple. Tantôt un trépas se faisait prévoir par les tintemens d'une cloche qui sonnait d'elle-même; tantôt l'homme qui devait mourir entendait frapper trois coups sur le plancher de sa chambre. Une religieuse de Saint-Benoît, près de quitter la terre, trouvait une couronne d'épine blanche

sur le seuil de sa cellule. Une mère perdait-elle un fils dans un pays lointain ? elle en était instruite à l'instant par ses songes. Ceux qui nient les pressentimens, ne connaîtront jamais les routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment communiquent d'un bout du monde à l'autre. Souvent le mort chéri, sortant du tombeau, se présentait à son ami, lui recommandait de dire des prières pour le racheter des flammes, et le conduire à la félicité des élus. Ainsi la religion avait fait partager à l'amitié le beau privilége que Dieu a de donner une éternité de bonheur.

Des opinions d'une espèce différente, mais toujours d'un caractère religieux, inspiraient l'humanité : elles sont si naïves, qu'elles embarrassent l'écrivain. Toucher au nid d'une hirondelle, tuer un rouge-gorge, un roitelet, un grillon, hôte du foyer

champêtre, un chien devenu caduc au service de la famille, c'était une sorte d'impiété qui ne manquait point, disait-on, d'attirer après soi quelque malheur. Par un admirable respect pour la vieillesse, on croyait que les personnes âgées étaient d'un heureux augure dans une maison, et qu'un ancien domestique portait bonheur à son maître. On retrouve ici quelques traces du culte touchant des *lares*, et l'on se rappelle la fille de Laban, emportant ses Dieux paternels.

Le peuple était persuadé que nul ne commet une méchante action, sans se condamner à avoir, le reste de sa vie, d'effroyables apparitions à ses côtés. L'antiquité, plus sage que nous, se serait donné de garde de détruire ces utiles harmonies de la religion, de la conscience et de la morale. Elle n'aurait point rejeté cette autre opinion, par laquelle il était tenu pour

certain, que tout homme qui jouit d'une prospérité mal acquise, a fait un pacte avec l'Esprit de Ténèbres, et légué son ame aux enfers.

Enfin, les vents, les pluies, les soleils, les saisons, les cultures, les arts, la naissance, l'enfance, l'hymen, la vieillesse, la mort, tout avait ses saints et ses images, et jamais peuple ne fut plus environné de divinités amies, que ne l'était le peuple chrétien.

Il ne s'agit pas d'examiner rigoureusement ces croyances. Loin de rien ordonner à leur sujet, la religion servait au contraire à en prévenir l'abus, et à en corriger l'excès. Il s'agit seulement de savoir si leur but est moral, si elles tendent mieux que les lois elles-mêmes à conduire la foule à la vertu. Et quel homme sensé peut en douter? A force de déclamer contre la superstition, on

finira par ouvrir la voie à tous les crimes. Ce qu'il y aura d'étonnant pour les sophistes, c'est qu'au milieu des maux qu'ils auront causés, ils n'auront pas même la satisfaction de voir le peuple plus incrédule. S'il cesse de soumettre son esprit à la religion, il se fera des opinions monstrueuses. Il sera saisi d'une terreur d'autant plus étrange, qu'il n'en connaîtra pas l'objet; il tremblera dans un cimetière où il aura gravé que *la mort est un sommeil éternel*, et en affectant de mépriser la puissance divine, il ira interroger la Bohémienne ou chercher ses destinées dans les bigarrures d'une carte.

Il faut du merveilleux, un avenir, des espérances à l'homme, parce qu'il se sent fait pour l'immortalité. Les *conjurations*, la *nécromancie*, ne sont chez le peuple, que l'instinct de la religion, et une des preuves les

plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire, quand on ne croit rien ; on a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortiléges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers, quand on ferme les temples du Seigneur.

CHAPITRE VII.

Réunion des Harmonies physiques et morales.

Nous allons maintenant confondre les harmonies précédentes, et achever de représenter les effets du culte et de la morale évangélique avec nos passions tumultueuses et les scènes paisibles de la nature. Mais au lieu de donner des préceptes, nous offrirons des exemples ; l'auteur se taira

pour laisser parler d'autres personnages. Nous dirons d'Atala aux lecteurs, ce que le Dante disait de ses chants : *Si mon langage vous étonne, que la nouveauté m'excuse.*

TROISIÈME

TROISIÈME PARTIE.

BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE SIXIEME.

Suite des Harmonies de la Religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

ATALA,

OU

LES AMOURS DE DEUX SAUVAGES DANS LE DÉSERT.

PROLOGUE.

La France possédait autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste

empire, qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'Est dans le golfe de son nom ; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues ; le fleuve Bourbon qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson ; et le Meschacebé (1), qui tombe, du nord au midi, dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres

(1) Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi.

fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Chariés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts, et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence

dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages.

Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leur rameaux, grimpent à

l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière, sur lesquels elles jettent des pont de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légérement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des caribous se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virginie de la grosseur

d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant, au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure: des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissemens d'ondes, de faibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottans, à confondre ces masses de blanc, d'azur,

de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures; alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Marquette et l'infortuné La Salle, les premiers Francais qui s'établirent au Biloxi, et à la Nouvelle-Orléans, firent alliance avec les Natchez, nation Indienne, dont la puissance était redoutable dans ces contrées. Des querelles et des jalousies ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avait parmi ces Sauvages, un vieillard nommé Chactas (1), qui, par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, était le patriarche et l'amour

(1) La voix harmonieuse.

des déserts. Comme tous les hommes, il avait acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts du Nouveau-Monde furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille, par une cruelle injustice, rendu à la liberté, présenté à Louis XIV, il avait conversé avec les grands hommes de ce siècle, et assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet: en un mot, le Sauvage avait contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissait du repos. Toutefois le ciel lui vendait encore cher cette faveur; le vieillard était devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnait sur les côteaux du Meschacebé, comme Antigone guidait les pas d'Œdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisait Ossian sur les rochers de Morven.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avait éprouvées de la part des Français, il les aimait. Il se souvenait toujours de Fénélon, dont il avait été l'hôte, et désirait pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un Français, nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu guerrier de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranblable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne, appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des Sachems (1) pour

(1) Vieillards ou conseillers.

commander l'expédition, à cause du respect que les tribus indiennes lui portaient. Les prières et les jeûnes commencent: les Jongleurs interprètent les songes; on consulte les Manitous; on fait des sacrifices de petun; on brûle des filets de langue d'orignal; on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe: à l'aide des contre-courans, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne. Les magnifiques déserts du Kentucki se déploient aux yeux étonnés du jeune Français. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le

vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il commence en ces mots :

LE RÉCIT.

LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage ; tu vois en moi l'homme sauvage que le grand Esprit (j'ignore pour quel dessein) a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie, par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position ? C'est ce que savent les Génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

» A

» A la prochaine lune des fleurs (1), il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus (2), que ma mère me mit au monde, sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étaient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitait encore la Louisiane. Je comptais à peine dix-sept chute de feuilles, lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui (3) et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie, je fus blessé deux fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je alors dans le

(1) Mois de mai.
(2) Neige pour année, 73 ans.
(3) Dieu de la guerre.

pays des ames (1) ! j'aurais évité les malheurs qui m'attendaient sur la terre ! Les Esprits en ordonnèrent autrement ; je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

» Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courais le risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile, et me présenta à une sœur avec laquelle il vivait sans épouse.

» Tous les deux prirent pour moi les sentimens les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin, on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie des cités. Je dépérissais à vue d'œil : tantôt je

(1) Les Enfers.

demeurais immobile pendant des heures, à contempler la cime des lointaines forêts ; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve, que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon ame était toute entière à la solitude.

» Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtemens européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrens de larmes. Je me donnai des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude : « Mais enfin, lui dis-je, » ô mon père, tu le vois toi-même : » je meurs, si je ne reprends la vie de » l'Indien. »

» Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me

représenta les dangers que j'allais courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étais résolu à tout entreprendre, fondant en pleurs, et me serrant dans ses bras : « Va, s'écria-t-il, enfant de » la nature ! reprends cette indépendance » de l'homme, que Lopez ne te veut » point ravir. Si j'étais plus jeune moi-» même, je t'accompagnerais au désert » (où j'ai aussi de doux souvenirs !) et je » te remettrais dans les bras de ta mère. » Quand tu seras dans tes forêts, songe » quelquefois à ce vieil Espagnol qui » te donna l'hospitalité, et rappelle-toi, » pour te porter à l'amour de tes sem-» blables, que la première expérience » que tu as faite du cœur humain, a » été toute en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des chrétiens, dont j'avais refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots.

» Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avait prédit. Je fus reconnu pour Natché, à mon vêtement et aux plumes qui ornaient ma tête. On m'enchaîna, mais légérement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom, je répondis: « Je m'appelle Chactas, fils d'Outalissi, » fils de Miscou, qui ont enlevé plus de » cent chevelures aux héros Muscogul- » ges. » Simaghan me dit: « Chactas, » fils d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis- » toi; tu seras brûlé au grand village. » Je repartis: « Voilà qui va bien; » et j'entonnai ma chanson de mort.

» Tout prisonnier que j'étais, je ne pouvais, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et sur-tout son allié le Siminole, respire la gaieté,

l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité : son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux Sachems cette simplicité joyeuse : comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons, aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

» Les femmes qui accompagnaient la troupe, témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie ; elles voulaient savoir si l'on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient, auprès du nid des petits oiseaux. C'était ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer. Je

répondais avec naïveté aux mères, aux filles et aux épouses des hommes. Je leur disais : « Vous êtes les grâces du jour, » et la nuit vous aime comme la rosée. » L'homme sort de votre sein pour se » suspendre à votre mamelle et à votre » bouche ; vous savez des paroles ma- » giques qui endorment toutes les dou- » leurs. Voilà ce que m'a dit celle qui » m'a mis au monde, et qui ne me reverra » plus ! Elle m'a dit encore que les vierges » étaient des fleurs mystérieuses qu'on » trouve dans les lieux solitaires. »

» Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes ; elle me comblaient de toute sorte de dons ; elles m'apportaient de la crême de noix, du sucre d'érable, de la sagamité (1), des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantaient, elles

(1) Sorte de pâte de maïs.

riaient avec moi, et puis elles se prenaient à verser des larmes, en songeant que je serais brûlé.

» Une nuit que les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur commis à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le murmure d'nn vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière ; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Elle était régulièrement belle ; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards ; son sourire était céleste.

» Je crus que c'était la *Vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre, pour enchanter

sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venait pas de la crainte du bûcher : « Vierge, vous êtes digne des » premières amours, et vous n'êtes pas » faite pour les dernières. Les mouve- » mens d'un cœur qui va bientôt cesser » de battre, répondraient mal aux mou- » vemens du vôtre. Comment mêler la » mort et la vie ? Vous me feriez trop » regretter le jour. Qu'un autre soit plus » heureux que moi, et que de longs » embrassemens unissent la liane et le » chêne ! »

» La jeune fille me dit alors : « Je ne » suis point la *Vierge des dernières* » *amours*. Es-tu chrétien ? » Je répondis que je n'avais point trahi les Génies de ma cabane. A ces mots l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de n'être » qu'un méchant idolâtre. Ma mère m'a » fait chrétienne ; je me nomme Atala,

» fille de Simaghan aux bracelets d'or,
» et chef des guerriers de cette troupe.
» Nous nous rendons à Apalachucla où
» tu seras brûlé. » En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne.

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit. Les souvenirs se pressèrent en foule dans son ame ; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries ; telles deux sources cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils, reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas ! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer ! Plusieurs jours s'écoulèrent ; la fille du Sachem revenait chaque soir me parler. Le sommeil avait fui de mes yeux, et

Atala était dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères.

» Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de côteaux, qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes verds. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *Puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étais attaché au pied d'un arbre; un guerrier veillait impatiemment auprès de moi. J'avais à peine passé quelques instans dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle au héros » Muscogulge, si tu veux poursuivre le » chevreuil, je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole

de la fille du chef; il s'élance du sommet de la colline et alonge ses pas dans la plaine.

» Etrange contradiction du cœur de l'homme! Moi qui avais tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimais déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert était aussi troublée que son prisonnier; nous gardions un profond silence; les Génies de l'amour avaient dérobé nos paroles Enfin, Atala, faisant un effort, dit ceci: « Guerrier, » vous êtes retenu bien faiblement; vous » pouvez aisément vous échapper.» A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis: « Faiblement re- » tenu, ô femme.... !» Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques momens; puis elle dit: « Sauvez-vous.» Et elle me détacha du tronc de l'arbre.

Je

Je saisis la corde; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Repre-
» nez-la ! reprenez-la ! m'écriai-je. »
« Vous êtes un insensé, dit Atala d'une
» voix émue. Malheureux ! ne sais-tu pas
» que tu seras brûlé ? Que prétends-tu ?
» Songes-tu bien que je suis la fille d'un
» redoutable Sachem ? » « Il fut un
» temps, répliquai-je avec des larmes,
» que j'étais aussi porté dans une peau
» de castor, aux épaules d'une mère.
» Mon père avait aussi une belle hutte,
» et ses chevreuils buvaient les eaux de
» mille torrens; mais j'erre maintenant
» sans patrie. Quand je ne serai plus,
» aucun ami ne mettra un peu d'herbe
» sur mon corps pour le garantir des
» mouches. Le corps d'un étranger
» malheureux n'intéresse personne. »

» Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine. « Ah !
» repris-je avec vivacité, si votre cœur

» parlait comme le mien ! Le désert n'est-
» il pas libre ? Les forêts n'ont-elles
» point des replis où nous cacher ? Faut-
» il donc, pour être heureux, tant de
» choses aux enfans des cabanes ! O fille
» plus belle que le premier songe de
» l'époux ! O ma bien-aimée ! ose suivre
» mes pas. » Telles furent mes paroles.
Atala me répondit d'une voix tendre :
« Mon jeune ami, vous avez appris le
» langage des blancs, il est aisé de
» tromper une Indienne. » « Quoi !
» m'écriai-je, vous m'appelez votre jeune
» ami ! Ah ! si un pauvre esclave..... »
« Eh bien ! dit-elle en se penchant sur
» moi, un pauvre esclave..... » Je repris
avec ardeur : « Qu'un baiser l'assure de
» ta foi ! » Atala écouta ma prière.
Comme un faon semble pendre aux
fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa
langue délicate dans l'escarpement de la
montagne, ainsi je restai suspendu aux
lèvres de ma bien-aimée.

» Hélas ! mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir. Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnait le premier gage de son amour, serait celui-là même où elle détruirait mes espérances ? Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement, lorsque la fille du Sachem prononça ces paroles ! « Beau prisonnier, » j'ai follement cédé à ton désir ; mais » où nous conduira cette passion ? Ma » religion me sépare de toi pour tou- » jours.... O ma mère ! qu'as-tu fait?...» Atala se tut tout-à-coup, et retint je ne sus quel fatal secret près d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. « Eh bien ! m'écriai-je, je » serai aussi cruel que vous ; je ne fuirai » point. Vous me verrez dans le cadre » de feu ; vous entendrez les gémisse- » mens de ma chair, et vous serez pleine » de joie. » Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre jeune idolâtre,

» s'écria-t-elle, tu me fais réellement » pitié ! Tu veux donc que je pleure » tout mon cœur? Quel dommage que » je ne puisse fuir avec toi ! Malheureux » a été le ventre de ta mère, ô Atala ! » que ne te jettes-tu au crocodile de la » fontaine ! »

» Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençaient à faire entendre leurs rugissemens. Atala me dit : « Quit- » tons ces lieux. » J'entraînai la fille de Simaghan aux pieds des côteaux qui formaient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout était calme et superbe au désert. La cigogne criait sur son nid, les bois retentissaient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales Siminoles.

» Notre promenade fut presque muette. Je marchais à côté d'Atala; elle tenait le

bout de la corde, que je l'avais forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour-à-tour palpitant, tour-à-tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalles.... Oh! première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisqu'après tant d'années d'infortune, vous remuez encore le cœur du vieux Chactas!

» Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions! Je venais d'abandonner le généreux Lopez, je venais de m'exposer à tous les dangers pour être libre; dans un instant le regard d'une femme avait changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées! Oubliant

mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendait, j'étais devenu indifférent à tout ce qui n'était pas Atala ! Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étais retombé tout-à-coup dans une espèce d'enfance ; et loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendaient, j'aurais eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture !

» Ce fut donc vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerais seul au camp, si elle refusait de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

» Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens unis aux Muscogulges, forment avec eux la

confédération des Creek. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit était délicieuse. Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre, qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'ame de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.

» Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressemblait au Génie du printemps, parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'était un amant qui allait s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse.

» Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux.

» Le guerrier en se glissant dans les ombres, chantait à demi-voix ces paroles:

« Je devancerai les pas du jour sur
» le sommet des montagnes, pour cher-
» cher ma colombe solitaire parmi les
» chênes de la forêt.

» J'ai attaché à son cou un collier
» de porcelaine (1); on y voit trois

(1) Sorte de coquillage.

» grains rouges pour mon amour, trois
» violets pour mes craintes, trois bleus
» pour mes espérances.

» Mila a les yeux d'une hermine et la
» chevelure légère d'un champ de riz ; sa
» bouche est un coquillage rose, garni
» de perles ; ses deux seins sont comme
» deux petits chevreaux sans tache, nés
» au même jour d'une seule mère.

» Puisse Mila éteindre ce flambeau !
» Puisse sa bouche verser sur lui une
» ombre voluptueuse ! Je fertiliserai son
» sein. L'espoir de la patrie pendra à
» sa mamelle féconde, et je fumerai mon
» calumet de paix sur le berceau de
» mon fils !

» Ah ! laissez-moi devancer les pas
» du jour sur le sommet des montagnes,
» pour chercher ma colombe solitaire
» parmi les chênes de la forêt ! »

» Ainsi chantait ce jeune homme, dont les accens portèrent le trouble jusqu'au fond de mon ame, et firent changer de visage à Atala. Nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène, par une scène non moins dangereuse pour nous.

» Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limite à deux nations. On l'avait placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'ame de l'innocente créature et la rendre à la patrie. On y voyait dans ce moment des épouses nouvelles qui, désirant les douceurs de la maternité, cherchaient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'ame du petit enfant, qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs, sur le tombeau. Elle arrosa

la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide, et parla à son enfant d'une voix attendrie :

« Pourquoi te pleurais-je dans ton » berceau de terre, ô mon nouveau-né? » Quand le petit oiseau devient grand, » il faut qu'il cherche sa nourriture, et » il trouve dans le désert bien des graines » amères. Du moins tu as ignoré les » pleurs ; du moins ton cœur n'a point » été exposé au souffle dévorant des » hommes. Le bouton qui sèche dans » son enveloppe passe avec tous ses » parfums, comme toi, ô mon fils, avec » toute ton innocence. Heureux ceux » qui meurent au berceau ; ils n'ont » connu que les baisers et les souris » d'une mère ! »

» Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui semblaient nous poursuivre dans ces solitudes enchantées. J'emportai Atala dans

mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherais en vain sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur les huttes des sauvages.

» Qui pouvait sauver Atala ? Qui pouvait l'empêcher de succomber à la nature? Rien qu'un miracle, sans doute; et ce miracle fut fait ! La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens; elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la reine des vierges. C'est de ce moment, ô René, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion, qui dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les infortunés ; de cette religion,

religion, qui opposant sa puissance au torrent des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois et l'absence des hommes et la fidélité des ombres. Ah ! qu'elle me parut divine, la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offrait à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre ! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étaient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle allait prendre son vol vers les cieux ; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune, et entendre dans les branches des arbres, ces Génies que le Dieu des Chrétiens envoie aux hermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé ; car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

» Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allais peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avions été découverts ; le chef de guerre avait donné l'ordre de nous poursuivre.

» Atala, qui ressemblait à une reine pour l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

» Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs ; on me peint le visage d'azur et de vermillon ; on m'attache des perles au nez

et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué. (1)

» Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en était fait de ma vie, quand tout-à-coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

» Tu connais, mon fils, les tourmens que les sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étaient parvenus, chez plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avaient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux s'était déclaré en sa faveur. C'était pour prononcer sur cette importante affaire, que le Mico

(1) Instrument de musique des sauvages.

convoquait les Sachems. On me conduit au lieu des délibérations.

» Non loin d'Apalachucla, s'élevait sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formaient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté ; elles augmentaient en hauteur et en épaisseur, et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des bandes d'écorce, qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvraient le pavillon en forme d'éventail à jour.

» Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi coloré pour la guerre. A la droite des

vieillards, se placent cinquante femmes couvertes d'une robe de plumes de cygne. Les chefs de guerre, le tomahawk (1) à la main, le pennache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

» Au pied de la colonne centrale, brûle le feu du conseil. Le premier jongleur environné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil un appareil imposant.

» J'étais debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec

(1) La hache.

simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

» Alors un Sachem de la tribu de l'Aigle, se lève et parle ainsi :

« Mon père le Mico, Sachems, » matrones, guerriers des quatre tribus » de l'Aigle, du Castor, du Serpent et » de la Tortue, ne changeons rien aux » mœurs de nos aïeux ; brûlons le pri- » sonnier, et n'amollissons point nos » courages. C'est une coutume des blancs » qu'on vous propose, elle ne peut être » que pernicieuse. Donnez un collier » rouge qui contienne mes paroles. » J'ai dit. »

» Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

» Une matrone se lève, et dit :

« Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit » d'un renard, et la prudente lenteur » d'une tortue. Je veux polir avec vous » la chaîne d'amitié, et nous planterons

» ensemble l'arbre de paix. Mais chan-
» geons les coutumes de nos aïeux, en
» ce qu'elles ont de funeste. Ayons des
» esclaves qui cultivent nos champs,
» et n'entendons plus les cris du pri-
» sonnier, qui troublent le sein des
» mères. J'ai dit. »

» Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt; ainsi s'agitait et murmurait le conseil. Des Sachems, des guerriers, des matrones parlent tour-à-tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre; mais enfin l'usage antique l'emporte et je suis condamné au bûcher.

» Une circonstance vint retarder mon supplice; la *Fête des morts* ou le *Festin*

dès ames approchait. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie. On me confia à une garde sévère ; et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

» Cependant les nations de plus de trois cent lieues à la ronde arrivaient en foule, pour célébrer le *Festin des ames*. On avait bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit les squelettes, par ordre et par famille, aux murs de la *Salle commune des aïeux*. Les vents (une tempête s'était élevée), les forêts, les cataractes mugissaient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluaient entre eux des traités de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.

» On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges

cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs mains voltigent sur la baguette qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs bouches se rencontrent, leurs douces haleines se confondent; elles se penchent et mêlent leur chevelure; elles regardent leurs mères, rougissent: on applaudit (1). Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Matchimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme et Atahensic la première femme, précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence, la terre rougie du sang fraternel, Jouskeka l'impie, immolant le juste Tahouistsaron, le déluge descendant à la voix du grand Esprit, Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le

(1) La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

corbeau envoyé à la découverte de la terre; il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des ames par les douces chansons de son époux.

» Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture.

» Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyait un figuier sauvage, que le culte des peuples avait consacré. Les vierges avaient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique. C'était là qu'on avait creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre, en chantant l'hymne à la mort; chaque famille porte quelque débris sacré. On arrive à la tombe; on y descend les reliques; on les y étend par couche; on les sépare avec des peaux d'ours et de castor; le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'*Arbre des pleurs et du sommeil.*

» Plaignons les hommes, mon cher fils! Ces mêmes Indiens dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes qui m'avaient témoigné un intérêt si tendre, demandaient maintenant mon supplice à grands cris; et des nations entières retardaient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un jeune homme souffrir des tourmens épouvantables.

» Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevait un bois de cyprès et de sapins, appelé le *Bois du sang*. On y arrivait par les ruines d'un de ces monumens dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois s'étendait une arène, où l'on sacrifiait les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe. Tout se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Areskoui; les pins, les ormes, les cyprès tombent sous la cognée; le

bûcher s'élève ; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice : l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort.

« Je ne crains point les tourmens : je » suis brave, ô Muscogulges, je vous » défie ! je vous méprise plus que des » femmes. Mon père Outalissi, fils de » Miscou, a bu dans le crâne de vos » plus fameux guerriers ; vous n'arra- » cherez pas un soupir de mon cœur. »

» Provoqué par ma chanson, un » guerrier me perça le bras d'une flèche ; je dis : « frère, je te remercie. »

» Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les Génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain.

lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plutôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point le *Bois du sang* ; ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

» Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degrés, les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages ; tout s'endort ; à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt.

» C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se reveille en sursaut

au milieu de la nuit ; car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée. Atala me semblait un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étais dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! Et pourtant je sentais que je l'aimais toujours, et que je mourrais avec joie pour elle.

» Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort ; des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai malgré moi à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais

qu'on m'ôtait mes chaînes ; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

» Cette sensation devient si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allais pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restait ; mais il paraissait impossible de la couper, sans toucher un guerrier qui la couvrait toute entière de son corps. Atala y porte la main, le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines ; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son Manitou. Le lien est brisé. Je me lève ; je suis ma libératrice, qui me tend le bout

d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais que de dangers nous environnent ! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis ; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfans poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument ; on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux : nous précipitons notre course.

» Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité lorsque je me trouvai encore une fois dans la solitude avec Atala ; avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnait à moi pour toujours ! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les hommes sont bien peu de chose ; » mais quand les Génies les visitent, alors

» ils ne sont rien du tout. Vous êtes un » génie, vous m'avez visité, et je ne puis » parler devant vous. » Atala me tendit la main avec un sourire : « Il faut bien, dit- » elle, que je vous suive, puisque vous ne » voulez pas fuir sans moi. Cette nuit, » j'ai séduit le jongleur par des présens, » j'ai enivré vos bourreaux avec de l'es- » sence de feu (1), et j'ai dû hasarder » ma vie pour vous, puisque vous aviez » donné la vôtre pour moi. Oui, jeune » idolâtre, ajouta-t-elle avec un accent » qui m'effraya, le sacrifice sera réci- » proque. »

» Atala me remit les armes qu'elle avait eu soin d'apporter ; ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouillait de ses larmes. « C'est un baume, lui dis-je, que tu » répands sur ma plaie. » « Je crains

(1) De l'eau-de-vie.

» plutôt que ce ne soit un poison, répon-» dit-elle. » Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle attacha avec une boucle de ses cheveux.

» L'ivresse qui dure long-temps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées. S'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacebé; mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile (1), en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

» Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert déroulait maintenant

---

(1) Le Nord.

devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir ? Souvent en regardant Atala, je me rappelais cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avait fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-temps, alors que les hommes vivaient trois âges de chêne.

» Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étais presque nu. Elle me broda des mocassines (1) de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenais soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettais sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés ; tantôt je lui faisais des colliers

(1) Chaussure indienne.

avec des graines rouges d'azalea, et puis je me prenais à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté.

» Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule; et comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

» Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne verd, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour; car une foule de papillons, de mouches

brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatans.

» C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées par le grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

» Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions

devant le chêne embrâsé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées Tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumach, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher, parmi les roseaux, une plante dont la fleur alongée en cornet, contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle à fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

» Hélas ! je découvris bientôt que je m'étais trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions,

elle devenait triste. Souvent elle tressaillait sans cause, et tournait précipitamment la tête. Je la surprenais attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportait vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayait sur-tout, était un secret, une pensée cachée au fond de son ame, que j'entrevoyais dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyais avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvais au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune amant ! » je t'aime comme l'ombre des bois au » milieu du jour ! Tu es beau comme le » désert avec toutes ses fleurs et toutes » ses brises. Si je me penche sur toi, je » frémis; si ma main tombe sur la tienne, » il me semble que je vais mourir. L'autre » jour le vent jeta tes cheveux sur mon » visage, tandis que tu te délassais sur » mon sein, je crus sentir le léger toucher

» des Esprits invisibles. Oui, j'ai vu les » chevrettes de la montagne d'Occone; » j'ai entendu les propos des hommes » rassasiés de jours ; mais la douceur » des chevreaux et la sagesse des vieillards, » sont moins plaisantes et moins fortes » que tes paroles. Eh ! bien, pauvre » Chactas, je ne serai jamais ton » épouse. »

» Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son ame dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout en faisait pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvait pas prendre sur un homme un faible empire : pleine de passions, elle était pleine de puissance ; il fallait ou l'adorer ou la haïr.

» Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des

des monts Allégany, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapins. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

» Le village indien de Sticoë, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montrait à notre gauche, au détour d'un promontoire; nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînait coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevait le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étaient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur Indien qui, appuyé sur son arc,

et immobile sur la pointe d'un rocher, ressemblait à une statue élevée dans la montagne au génie de ces déserts.

» Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène. Tout-à-coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie ; elle chantait la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu
» la fumée des fêtes de l'étranger, et qui
» ne se sont assis qu'aux festins de leurs
» pères !

» Si le geai bleu du Meschacebé disait
» à la Nonpareille des Florides : pour-
» quoi vous plaignez-vous si tristement ?
» N'avez-vous pas ici de belles eaux et
» de beaux ombrages, et toutes sortes
» de pâtures comme dans vos forêts ? »
« Oui, répondrait la Nonpareille fugi-
» tive ; mais mon nid est dans le jasmin,

» qui me l'apportera ? Et le soleil de
» ma savane, l'avez-vous ?

» Heureux ceux qui n'ont point vu
» la fumée des fêtes de l'étranger, et
» qui ne se sont assis qu'aux festins de
» leurs pères !

» Après les heures d'une marche pénible,
» le voyageur s'assied tristement. Il con-
» temple autour de lui les toits des hommes;
» le voyageur n'a pas un lieu où reposer
» sa tête. Le voyageur frappe à la cabane,
» il met son arc derrière la porte, il de-
» mande l'hospitalité : le maître fait un
» geste de la main ; le voyageur reprend
» son arc, et retourne au désert !

» Heureux ceux qui n'ont point vu
» la fumée des fêtes de l'étranger, et qui
» ne se sont assis qu'aux festins de leurs
» pères !

» Merveilleuses histoires racontées au-
» tour du foyer, tendres épanchemens

» du cœur, longues habitudes d'aimer
» si nécessaires à la vie, vous avez rempli
» les journées de ceux qui n'ont point
» quitté leur pays natal ! Leurs tombeaux
» sont dans leur patrie, avec le soleil
» couchant, les pleurs de leurs amis et
» les charmes de la religion.

» Heureux ceux qui n'ont point vu
» la fumée des fêtes de l'étranger, et qui
» ne se sont assis qu'aux festins de leurs
» pères ! »

» Ainsi chantait Atala. Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement, elles furent recueillies par un faible écho qui les redit à un second plus faible, et celui-ci à un troisième plus faible encore : on eût cru que les ames de deux amans jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisaient

à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

» Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même, redoublaient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençaient à l'abandonner; et les passions, en abattant son corps, allaient triompher de sa vertu. Elle priait continuellement sa mère, dont elle avait l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandait si je n'entendais pas une voix plaintive, si je ne voyais pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais toujours brûlant de désir, songeant que j'étais peut-être perdu sans retour au milieu de ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras, cent fois je lui proposai de bâtir une hutte sur ces rivages et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours: «Songe, me disait-elle, » mon jeune ami, qu'un guerrier se doit

» à sa patrie. Qu'est-ce qu'une femme » auprès des devoirs que tu as à remplir ? » Prends courage, fils d'Outalissi, ne » murmure point contre ta destinée. Le » cœur de l'homme est comme l'éponge » du fleuve, qui tantôt boit une onde » pure dans les temps de sérénité, tantôt » s'enfle d'une eau bourbeuse quand le » ciel a troublé les eaux. L'éponge a-t- » elle le droit de dire : « Je croyais qu'il » n'y aurait jamais d'orage, que le soleil » ne serait jamais brûlant ? »

» O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi de la solitude : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux semblaient

ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

» C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* (1) avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

---

(1) Mois de juillet.

» Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vignes, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauve-souris nous aveuglaient; les serpens à sonnettes bruyaient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissemens.

» Cependant l'obscurité redouble: les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant roule les nuages sur les nuages; les forêts plient; le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux

cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle ! La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiégent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrâsement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

» Le grand Esprit le sait ! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrens de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étais plus heureux que la

nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

» Nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête ; tout-à-coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein : « Orage du cœur, m'écriai-je, est-ce une » goutte de votre pluie ? » Puis embrassant étroitement celle que j'aimais : « Atala, lui dis-je, vous me cachez quel- » que chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma » beauté ! cela fait tant de bien, quand » un ami regarde dans notre ame ! Ra- » conte-moi cet autre secret de la douleur, » que tu t'obstines à taire. Ah ! je le vois, » tu pleures ta patrie. » Elle repartit aussitôt : « Enfant des hommes, comment » pleurerais-je ma patrie, puisque mon » père n'était pas du pays des palmiers ? » « Quoi, répliquai-je, avec un profond » étonnement, votre père n'était point du » pays des palmiers ! Quel est donc celui » qui vous a mise sur cette terre ? Ré- » pondez. » Atala dit ces paroles :

« Avant que ma mère eût apporté en » mariage au guerrier Simaghan trente » cavales, vingt buffles, cent mesures » d'huile de glands, cinquante peaux de » castors et beaucoup d'autres richesses, » elle avait connu un homme de la chair » blanche. Or, la mère de ma mère lui » jeta de l'eau au visage, et la contraignit » d'épouser le magnanime Simaghan, » tout semblable à un roi, et honoré » des peuples comme un Génie. Mais ma » mère dit à son nouvel époux : « Mon » ventre a conçu, tuez-moi. » Simaghan lui répondit : « Le grand Esprit me garde » d'une si mauvaise action. Je ne vous » mutilerai point, je ne vous couperai » point le nez ni les oreilles, parce que » vous avez été sincère et que vous n'avez » point trompé ma couche. Le fruit de » vos entrailles sera mon fruit, et je ne » vous visiterai qu'après le départ de » l'oiseau de rizière, lorsque la treizième » lune aura brillé. » En ce temps-là,

» je brisai le sein de ma mère, et je » commençai à croître, fière comme une » Espagnole et comme une Sauvage. » Ma mère me fit chrétienne, afin que » son Dieu et le Dieu de mon père, fût » aussi mon Dieu. Ensuite le chagrin » d'amour vint la chercher, et elle des- » cendit dans la petite cave garnie de » peaux, d'où l'on ne sort jamais. »

» Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel » était donc ton père, pauvre orpheline, » lui dis-je ? Comment les hommes » l'appelaient-ils sur la terre, et quel » nom portait-il parmi les Génies? » « Je n'ai jamais lavé les pieds de mon » père, dit Atala; je sais seulement qu'il » vivait avec sa sœur à St-Augustin, et » qu'il a toujours été fidèle à ma mère : » Philippe était son nom parmi les » anges, et les hommes le nommaient » Lopez. »

» A ces mots, je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude ; le bruit de

de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots : « O ma » sœur ! ô fille de Lopez ! fille de mon » bienfaiteur ! » Atala effrayée, me demanda d'où venait mon trouble ; mais quand elle sut que Lopez était cet hôte généreux qui m'avait adopté à Saint-Augustin, et que j'avais quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

» C'en était trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venait nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala allaient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire ; déjà je l'avais saisie, déjà je m'étais enivré de son souffle, déjà j'avais bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenais mon épouse dans mes bras »

en présence de l'Eternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours, superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche, pins embrâsés qui formiez les flambeaux de notre hymen, fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme !

» Atala n'offrait plus qu'une faible résistance; je touchais au moment du bonheur, quand tout-à-coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons. O surprise ! .... dans le silence qui succède, nous entendons le son d'une cloche! Tous deux interdits, nous prêtons

l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain ; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds ; un vieux solitaire portant une petite lanterne, le suit à travers les ténèbres de la forêt. « La Providence soit bénie ! s'écria-» t-il aussitôt qu'il nous aperçut. Il y » a bien long-temps que je vous cher-» che ! Notre chien vous a sentis dès le » commencement de l'orage, et il m'a » conduit ici. Bon Dieu ! comme ils » sont jeunes ! Pauvres enfans ! comme » ils ont dû souffrir ! Allons, j'ai apporté » une peau d'ours, ce sera pour cette » jeune femme ; voici un peu de vin dans » notre calebasse. Que Dieu soit loué » dans toutes ses œuvres ! sa miséri-» corde est bien grande, et sa bonté est » infinie ! »

» Atala était aux pieds du religieux : « Chef de la prière, lui disait-elle, je » suis chrétienne, c'est le ciel qui t'envoie

» pour me sauver. » « Ma fille, dit l'her-
» mite, en la relevant, nous sonnons
» ordinairement la cloche de la Mission
» pendant la nuit et pendant les tem-
» pêtes, pour appeler les étrangers ; et,
» à l'exemple de nos frères des Alpes et
» du Liban, nous avons appris à notre
» chien à découvrir les voyageurs éga-
» rés. » Pour moi, je comprenais à peine l'hermite ; cette charité me semblait si fort au-dessus de l'homme, que je croyais faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenait le religieux, j'entrevoyais sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau; ses pieds, ses mains et son visage étaient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, m'écriai-je enfin,
» quel cœur as-tu donc, toi qui n'as pas
» craint d'être frappé de la foudre? »
« Craindre, repartit le père, avec une
» sorte de chaleur ; craindre lorsqu'il y
» a des hommes en péril et que je leur
» puis être utile ! je serais donc un bien

» indigne serviteur de Jesus-Christ ! »
» Mais sais-tu, lui dis-je, que je ne
» suis pas chrétien ! » « Jeune homme,
» répondit l'hermite, vous ai-je demandé
» votre religion ? Jesus - Christ n'a pas
» dit : « Mon sang lavera celui-ci, et non
» celui-là. » Il est mort pour le juif et le
» gentil, et il n'a vu dans tous les hommes
» que des frères et des infortunés. Ce que
» je fais ici pour vous, est fort peu de
» chose, et vous trouveriez ailleurs bien
» d'autres secours ; mais la gloire n'en
» doit point retomber sur les prêtres. Que
» sommes-nous, faibles Solitaires, sinon
» de grossiers instrumens d'une œuvre
» céleste ? Eh ! quel serait le soldat assez
» lâche pour reculer, lorsque son chef,
» la croix à la main, et le front couronné
» d'épines, marche devant lui au secours
» des hommes ? »

» Ces paroles saisirent mon cœur ; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers enfans,

» dit le missionnaire, je gouverne dans » ces forêts un petit troupeau de vos » frères sauvages. Ma grotte est assez » près d'ici dans la montagne ; venez » vous réchauffer chez moi ; vous n'y » trouverez pas les commodités de la vie, » mais vous y aurez un abri ; et il faut » encore en remercier la Bonté divine, » car il y a bien des hommes qui en » manquent. »

Les Laboureurs.

» Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le Solitaire parlait, je sentais les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même dans le ciel semblait s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés, pour nous permettre de quitter notre

retraite. Nous sortîmes de la forêt, et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenais la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournait souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre était suspendu à son cou ; il s'appuyait sur un bâton blanc. Sa taille était élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avait pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions ; on voyait que ses jours avaient été mauvais, et les rides de son front montraient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parlait debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avait quelque chose de calme

et de sublime. Quiconque a vu, comme moi, le père Aubry cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

» Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts humides, que la pluie avait abattus des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bèche, un serpent familier, et sur une pierre qui servait de table, un crucifix et le livre des Chrétiens.

» L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous

le servit tout brûlant, avec de la crême de noix dans un vase d'érable.

» Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandait une vue immense. Les restes de l'orage étaient jetés en désordre vers l'orient; les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre, brillaient encore dans le lointain; au pied de la montagne un bois de pins tout entier était renversé dans la vase, et le fleuve roulait pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons morts, dont on voyait le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

» Ce fut au milieu de cette scène, qu'Atala raconta notre histoire au vieux Génie de la montagne. Son cœur parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, dit-il à Atala, il

» faut offrir vos souffrances à Dieu, pour » la gloire de qui vous avez déjà fait tant » de choses ; il vous rendra le repos. » Voyez fumer ces forêts, sécher ces » torrens, se dissiper ces nuages ; croyez-» vous que celui qui peut calmer une » pareille tempête, ne pourra pas apaiser » les troubles du cœur de l'homme ? Si » vous n'avez pas de meilleure retraite, ma » chère fille, je vous offre une place au » milieu du troupeau que j'ai eu le » bonheur d'appeler à Jesus-Christ. J'ins-» truirai Chactas, et je vous le donnerai » pour époux quand il sera digne de » l'être. »

» A ces mots je tombai aux genoux du Solitaire, en versant des pleurs de joie ; mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité, et je m'aperçus alors qu'il avait les deux mains mutilées. Atala comprit sur le champ ses malheurs. « Les barba-» res ! s'écria-t-elle. »

« Ma fille, reprit le père avec un doux » sourire, qu'est-ce que cela auprès de » ce qu'a enduré mon divin Maître? Si » les Indiens idolâtres m'ont affligé, ce » sont de pauvres aveugles que Dieu » éclairera un jour. Je les chéris même » davantage, en proportion des maux » qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester dans » ma patrie où j'étais retourné, et où » une illustre reine m'a fait l'honneur » de vouloir contempler ces faibles mar- » ques de mon apostolat. Et quelle ré- » compense plus glorieuse pouvais-je » recevoir de mes travaux, que d'avoir » obtenu du chef de notre religion la » permission de célébrer le divin sacrifice » avec ces mains mutilées? Il ne me restait » plus, après un tel honneur, qu'à tâcher » de m'en rendre digne : je suis revenu » au nouveau monde, consumer le reste » de ma vie au service de mon Dieu. Il » y a bientôt trente ans que j'habite cette » solitude, et il y en aura demain vingt-

» deux, que j'ai pris possession de ce » rocher. Quand j'arrivai dans ces lieux, » je n'y trouvai que des familles vaga- » bondes, dont les mœurs étaient féroces » et la vie fort misérable. Je leur ai fait » entendre la parole de paix, et leurs » mœurs se sont graduellement adoucies. » Ils vivent maintenant rassemblés au bas » de cette montagne. J'ai tâché, en leur » enseignant les voies du salut, de leur » apprendre les premiers arts de la vie, » mais sans les porter trop loin, et en » retenant ces honnêtes gens dans cette » simplicité qui fait le bonheur. Pour » moi, craignant de les gêner par ma pré- » sence, je me suis retiré sous cette grotte, » où ils viennent me consulter. C'est ici que » que loin des hommes, j'admire Dieu » dans la grandeur de ces solitudes, et que » je me prépare à la mort que m'annon- » cent mes vieux jours. »

» En achevant ces mots, le Solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple.

exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondait. De muets éclairs ouvraient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant trois soleils brillaient ensemble. Quelques renards dispersés par l'orage alongeaient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendait le frémissement des plantes qui, séchant à la brise du soir, relevaient de toutes parts leurs tiges abattues.

» Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignait dans les yeux et dans les mouvemens de cette vierge; elle regardait le père Aubry comme si elle eût voulu lui communiquer un secret; mais quelque chose semblait la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit; elle cherchait le Solitaire, mais comme il lui avait

donné sa couche, il était allé contempler la beauté du ciel, et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'était assez sa coutume, même pendant l'hiver, aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrens gronder dans la solitude.. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas ! comblé d'espérance, je ne vis dans la faiblesse d'Atala que des marques passagères de lassitude !

» Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnaient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérais, selon la religion de mon pays, que l'ame de quelque enfant mort à la mamelle serait

descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porterait au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte; je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, un chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la Mission, tandis qu'Atala reposait encore; j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant.

» En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les Génies semblaient avoir dessiné des caractères étrangers. L'hermite me dit qu'il les avait tracés lui-même, que c'étaient des vers d'un ancien poëte appelé Homère, et quelques sentences d'un autre poëte plus ancien encore, nommé Salomon. Il y avait je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux Solitaire qui les avait gravés, et

ces vieux chênes qui lui servaient de livres.

» Son nom, son âge, la date de sa mission, étaient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera encore plus que » moi, me répondit le père, et aura » toujours plus de valeur que le peu de » bien que j'ai fait. »

» De là, nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'était un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, sur-tout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites ; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes, en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne,

suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

» Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'était le cimetière des Indiens de la Mission, ou *les Bocages de la Mort.* Le père Aubry avait permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière et de conserver au lieu de leur sépulture son nom sauvage; il avait seulement sanctifié ce lieu par une croix (1). Le sol en était divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avait de familles. Chaque lot faisait à lui seul un bois qui variait selon le goût

(1) Le père Aubry avait fait comme les Jésuites à la Chine, qui permettaient aux Chinois d'enterrer leurs parens dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume.

de ceux qui l'avaient planté. Un ruisseau serpentait sans bruit au milieu de ces bocages ; on l'appelait *le ruisseau de la paix*. Ce riant asile des ames était fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornaient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvrait qu'à l'occident, où s'élevait un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges, marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes, et formaient le péristile de ce temple de la mort ; il y régnait un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église ; mais lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire, on n'entendait plus que les hymnes des oiseaux qui célébraient à la mémoire des morts une fête éternelle.

» En sortant de ce bois nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane

semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias et de chênes verts, qui bordaient une de ces anciennes routes que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucki des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisaient sa robe, les autres aidaient ses pas ; les mères élevaient dans leurs bras leurs petits enfans, pour leur faire voir l'homme de Jesus-Christ, qui répandait des larmes. Il s'informait en marchant, de ce qui se passait au village ; il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là ; il parlait des moissons à recueillir, des enfans à instruire, des peines à consoler, et il mêlait Dieu à tous ses discours.

» Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvait sur le chemin. C'était là que le serviteur

de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes » chers néophytes, dit-il en se tour- » nant vers la foule, il vous est arrivé un » frère et une sœur ; et pour surcroît de » bonheur, je vois que la divine Provi- » dence a épargné hier vos moissons : » voilà deux grandes raisons de la remer- » cier. Offrons donc le saint sacrifice, » et que chacun y apporte un recueil- » lement profond, une foi vive, une » reconnaissance infinie et un cœur » humilié. »

» Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers ; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes ; le mystère commence.

» L'aurore paraissant derrière les montagnes, enflammait l'orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abyme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevait dans les airs. O charme de la religion ! O magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocens Sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

» Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une

cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Par tout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs avec de longues chaînes allaient mesurant le terrain ; des arbitres établissaient les premières propriétés ; l'oiseau cédait son nid ; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane ; on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient, pour la dernière fois, mugir des échos expirant eux mêmes avec les arbres qui leur servaient d'asile.

» J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par l'image d'Atala et par les rêves de félicité dont je berçais mon cœur. J'admirais le triomphe du Christianisme sur la vie

sauvage ; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion ; j'assistais aux noces primitives de l'Homme et de la Terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant, en retour, à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme.

» Cependant on présenta un enfant au missionnaire, qui le baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendait aux Bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin du désert. Le pasteur marchait devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des Chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux

suivait de rocher en rocher son chef vénérable, représentait à mon cœur attendri ces migrations des premières familles, alors que Sem, avec ses enfans, s'avançait à travers le monde inconnu, en suivant le soleil, qui marchait devant lui.

» Je voulus savoir du saint hermite, comment il gouvernait ses enfans; il me répondit avec une grande complaisance : « Je ne leur ai donné aucune loi; je leur » ai seulement enseigné à s'aimer, à » prier Dieu, et à espérer une meilleure » vie : toutes les lois du monde sont là- » dedans. Vous voyez au milieu du village » une cabane plus grande que les autres : » elle sert de chapelle dans la saison des » pluies. On s'y assemble soir et matin » pour louer le Seigneur, et quand je » suis absent, c'est un vieillard qui fait » la prière; car la vieillesse est, comme » la maternité, une espèce de sacerdoce. » Ensuite on va travailler dans les champs,

et

» et si les propriétés sont divisées, afin » que chacun puisse apprendre l'économie sociale, les moissons sont déposées » dans des greniers communs, pour maintenir la charité fraternelle. Quatre » vieillards distribuent avec égalité le » produit du labeur. Ajoutez à cela des » cérémonies religieuses, beaucoup de » cantiques, la croix où j'ai célébré les » mystères, l'ormeau sous lequel je prêche » dans les bons jours, nos tombeaux tout » près de nos champs de blé, nos fleuves » où je plonge les petits enfans et les saint » Jean de cette nouvelle Béthanie, vous » aurez une idée complète de ce royaume » de Jesus-Christ. »

» Les paroles du Solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée, sur la vie errante et oisive du Sauvage.

» Ah! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société

évangélique, sans éprouver l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala sur ces bords, eût rendu ma vie heureuse ! Là finissaient toutes mes courses ; là, avec une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurais passé comme ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert. Au lieu de cette paix que que j'osais alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours ! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, long-temps exilé de mon pays, et n'y trouvant, à mon retour, qu'une cabane en ruine et des amis dans la tombe, telle devait être la destinée de Chactas. »

Le Drame.

« Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi d'une courte durée, et le réveil m'attendait à la grotte du Solitaire.

Je fus surpris en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osais appeler la fille de Lopez : mon imagination était également épouvantée, ou du bruit ou du silence qui succéderait à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnait à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous, que le ciel » accompagne et fortifie, pénétrez dans » ces ombres. »

» Qu'il est faible celui que les passions dominent ! Qu'il est fort celui qui se repose en Dieu ! Il y avait plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au-dehors plein de terreur. Bientôt un faible murmure semblable à des plaintes sortit du fond du rocher, et vint frapper mon

oreille. Poussant un cri, et retrouvant mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne..... Esprits de mes pères ! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux !

» Le Solitaire avait allumé un flambeau de pin ; il le tenait d'une main tremblante, au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montrait pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brillaient sur son front ; ses regards à demi éteints cherchaient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayait de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le Solitaire le rompt le premier : « Ceci, dit-il, ne » sera qu'une fièvre occasionnée par la » fatigue, et si nous nous résignons à

» la volonté de Dieu, il aura pitié de » nous. »

» A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas long-temps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

« Mon père, dit-elle d'une voix affai- » blie, en s'adressant au religieux, je » touche au moment de la mort. O » Chactas ! écoute sans désespoir le fu- » neste secret que je t'ai caché, pour » ne pas te rendre trop misérable, et » pour obéir à ma mère. Tâche de ne » pas m'interrompre par des marques de » douleur, qui précipiteraient le peu » d'instans que j'ai à vivre. J'ai beau- » coup de choses à raconter, et aux bat- » temens de ce cœur, qui se ralentis- » sent..... à je ne sais quel fardeau glacé

» que mon sein soulève à peine... je sens
» que je ne me saurais trop hâter. »

» Après quelques momens de silence, Atala poursuivit ainsi :

« Ma triste destinée a commencé presque avant que j'eusse vu la lumière. » Ma mère m'avait conçue dans le » malheur ; je fatiguais son sein, et » elle me mit au monde avec de grands » déchiremens d'entrailles : on désespéra de ma vie. Pour sauver mes jours, » ma mère fit un vœu : elle promit à la » Reine des Anges que je lui consacrerais ma virginité, si j'échappais à la » mort..... Vœu fatal qui me précipite » au tombeau !

» J'entrais dans ma seizième année, » lorsque je perdis ma mère. Quelques » heures avant de mourir, elle m'appela » au bord de sa couche. « Ma fille, me » dit-elle en présence d'un missionnaire » qui consolait ses derniers instans ; ma » fille, tu sais le vœu que j'ai fait pour

» toi. Voudrais-tu démentir ta mère ? O » mon Atala ! je te laisse dans un monde » qui n'est pas digne de posséder une » chrétienne, au milieu d'idolâtres qui » persécutent le Dieu de ton père et le » mien, le Dieu qui, après t'avoir donné » le jour, te l'a conservé par un miracle. » Eh ! ma chère enfant, en acceptant » le voile des vierges, tu ne fais que » renoncer aux soucis de la cabane et » aux funestes passions qui ont troublé » le sein de ta mère ! Viens donc, ma » bien-aimée, viens; jure sur cette image » de la mère du Sauveur, entre les mains » de ce saint prêtre et de ta mère expi- » rante, que tu ne me trahiras point à la » face du ciel. Songe que je me suis en- » gagée pour toi afin de te sauver la vie, » et que si tu ne tiens ma promesse, tu » plongeras l'ame de ta mère dans des » tourmens éternels. »

» O ma mère ! pourquoi parlâtes-vous » ainsi ! O Religion qui fais à la fois mes

» maux et ma félicité, qui me perds
» et qui me consoles ! Et toi, cher et
» triste objet d'une passion qui me con-
» sume jusque dans les bras de la mort,
» tu vois maintenant, ô Chactas, ce qui
» a fait la rigueur de notre destinée. !...
» Fondant en pleurs et me précipitant
» dans le sein maternel, je promis tout
» ce qu'on me voulut faire promettre.
» Le missionnaire prononça sur moi les
» paroles redoutables, et me donna le
» scapulaire qui me lie pour jamais. Ma
» mère me menaça de sa malédiction si
» jamais je rompais mes vœux, et après
» m'avoir recommandé un secret invio-
» lable envers les païens, persécuteurs
» de ma religion, elle expira en me
» tenant embrassée.

» Je ne connus pas d'abord le danger
» de mes sermens. Pleine d'ardeur et chré-
» tienne véritable, fière du sang espagnol
» qui coule dans mes veines, je n'aperçus
» autour de moi que des hommes indignes

» de recevoir ma main ; je m'applaudis de » n'avoir d'autre époux que le Dieu de ma » mère. Je te vis, jeune et beau prisonnier, » je m'attendris sur ton sort, je t'osai » parler au bûcher de la forêt ; alors je » sentis tout le poids de mes vœux. »

» Comme Atala achevait de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : « La voilà donc cette reli- » gion que vous m'avez tant vantée ! » Périsse le serment qui m'enlève Atala ! » Périsse le Dieu qui contrarie la nature ! » Homme, prêtre, qu'es-tu venu faire » dans ces forêts ? »

« Te sauver, dit le vieillard d'une voix » terrible, dompter tes passions et t'em- » pêcher, blasphémateur, d'attirer sur » toi la colère céleste ! Il te sied bien, » jeune homme, à peine entré dans la » vie, de te plaindre de tes douleurs ! Où » sont les marques de tes souffrances ? Où » sont les injustices que tu as supportées ?

» Où sont tes vertus, qui seules pour-
» raient te donner quelques droits à la
» plainte ? Quel service as-tu rendu ?
» Quel bien as-tu fait ? Eh ! malheureux,
» tu ne m'offres que des passions, et tu
» oses accuser le ciel ! Quand tu auras,
» comme le père Aubry, passé trente
» années exilé sur les montagnes, tu seras
» moins prompt à juger des desseins de
» la Providence ; tu comprendras alors
» que tu ne sais rien, que tu n'es rien,
» et qu'il n'y a point de châtiment si
» rigoureux, point de maux si terribles,
» que la chair corrompue ne mérite de
» souffrir. »

» Les éclairs qui sortaient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappait sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendaient semblable à un Dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportemens. «Mon fils, me répondit-il avec un
» accent si doux, que le remords entra

» dans mon ame, mon fils, ce n'est pas pour
» moi-même que je vous ai réprimandé.
» Hélas ! vous avez raison, mon cher
» enfant : je suis venu faire bien peu de
» chose dans ces forêts, et Dieu n'a pas
» de serviteur plus indigne que moi.
» Mais, mon fils, le ciel, le ciel, voilà
» ce qu'il ne faut jamais accuser ! Par-
» donnez-moi si je vous ai offensé, mais
» écoutons votre sœur. Il y a peut-être
» du remède, ne nous lassons point d'es-
» pérer. Chactas, c'est une religion bien
» divine que celle-là, qui a fait une vertu
» de l'espérance ! »

« Mon jeune ami, reprit Atala, tu
» as été témoin de mes combats, et ce-
» pendant tu n'en as vu que la moindre
» partie ; je te cachais le reste. Non,
» l'esclave noir qui arrose de ses sueurs
» les sables ardens de la Floride, est
» moins misérable que n'a été Atala. Te
» sollicitant à la fuite, et pourtant cer-
» taine de mourir si tu t'éloignais de moi ;

» craignant de fuir avec toi dans les
» déserts, et cependant haletant après
» l'ombrage des bois.... Ah ! s'il n'avait
» fallu que quitter parens, amis, patrie ;
» si même (chose affreuse !) il n'y eût
» eu que la perte de mon ame ! Mais
» ton ombre, ô ma mère, ton ombre
» était toujours là, me reprochant ses
» tourmens ! J'entendais tes plaintes, je
» voyais les flammes de l'enfer te consu-
» mer. Mes nuits étaient arides et pleines
» de fantômes, mes jours étaient désolés ;
» le rosée du soir séchait en tombant sur
» ma peau brûlante ; j'entr'ouvrais mes
» lèvres aux brises, et les brises, loin de
» m'apporter la fraîcheur, s'embrâsaient
» du feu de mon souffle. Quel tourment de
» te voir sans cesse auprès de moi, loin de
» tous les hommes, dans de profondes
» solitudes, et de sentir entre toi et moi
» une barrière invincible ! Passer ma vie
» à tes pieds, te servir comme ton
» esclave, apprêter ton repas et ta couche

» dans

» dans quelque coin ignoré de l'univers,
» eût été pour moi le bonheur suprême;
» ce bonheur, j'y touchais, et je ne
» pouvais en jouir. Quel dessein n'ai-je
» point rêvé! Quel songe n'est point
» sorti de ce cœur si triste! Quelquefois
» en attachant mes yeux sur toi, j'allais
» jusqu'à former des désirs aussi insensés
» que coupables : tantôt j'aurais voulu
» être avec toi la seule créature vivante
» sur la terre; tantôt, sentant une divi-
» nité qui m'arrêtait dans mes horribles
» transports, j'aurais désiré que cette
» divinité se fût anéantie, pourvu que
» serrée dans tes bras, j'eusse roulé
» d'abyme en abyme avec les débris de
» Dieu et du monde! A présent même....
» le dirai-je? à présent que l'éternité
» va m'engloutir, que je vais paraître
» devant le Juge inexorable, au moment
» où, pour obéir à ma mère, je vois avec
» joie ma virginité dévorer ma vie; eh
» bien! par une affreuse contradiction,

» j'emporte le regret de n'avoir pas
» été à toi ! »

« Ma fille, interrompit le missionnaire,
» votre douleur vous égare. Cet excès de
» passion auquel vous vous livrez est
» rarement juste, il n'est pas même dans
» la nature ; et en cela il est moins coupa-
» ble aux yeux de Dieu, parce que c'est
» plutôt quelque chose de faux dans
» l'esprit, que de vicieux dans le cœur.
» Il faut donc éloigner de vous ces em-
» portemens, qui ne sont pas dignes
» de votre innocence. Mais aussi, ma
» chère enfant, votre imagination impé-
» tueuse vous a trop alarmée sur vos vœux.
» La religion n'exige point de sacrifice
» plus que humain. Ses sentimens vrais,
» ses vertus tempérées sont bien au-
» dessus des sentimens exaltés et des
» vertus forcées d'un prétendu héroïsme.
» Si vous aviez succombé, eh bien !
» pauvre brebis égarée, le bon Pasteur
» vous aurait cherchée pour vous ramener

» au troupeau. Les trésors du repentir » vous étaient ouverts : il faut des torrens » de sang pour effacer nos fautes aux » yeux des hommes, une seule larme » suffit à Dieu. Rassurez-vous donc, » ma chère fille, votre situation exige du » calme ; adressons-nous à Dieu, qui » guérit toutes les plaies de ses servi- » teurs. Si c'est sa volonté, comme je » l'espère, que vous échappiez à cette » maladie, j'écrirai à l'évêque de Québec : » il a les pouvoirs nécessaires pour vous » relever de vos vœux qui ne sont que » des vœux simples, et vous achèverez » vos jours près de moi avec Chactas » votre époux. »

» A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. « Quoi ! dit- » elle, en joignant les deux mains avec » passion, il y avait du remède ! Je » pouvais être relevée de mes vœux ! »

« Oui, ma fille, répondit le père ; et vous » le pouvez encore. » « Il est trop tard, » il est trop tard, s'écria-t-elle ! Faut-il » mourir, au moment où j'apprends que » j'aurais pu être heureuse ! Que n'ai-je » connu plutôt ce saint vieillard ! Au- » jourd'hui, de quel bonheur je jouirais, » avec toi, avec Chactas chrétien..... » consolée, rassurée par ce prêtre » auguste.... dans ce désert.... pour tou- » jours.... oh ! c'eût été trop de félicité ! » « Calme-toi, lui dis-je, en saisissant une » des mains de l'infortunée ; calme-toi, » ce bonheur, nous allons le goûter. » « Jamais, jamais, dit Atala. » « Com- » ment, repartis-je ? » « Tu ne sais pas » tout, s'écria la vierge : c'est hier... pen- » dant l'orage.... J'allais violer mes vœux ; » j'allais plonger ma mère dans les » flammes de l'abyme ; déjà sa malé- » diction était sur moi ; déjà je mentais » au Dieu qui m'a sauvé la vie..... Quand » tu baisais mes lèvres tremblantes, tu

» ne savais pas, tu ne savais pas que tu » n'embrassais que la mort ! » « O ciel ! » s'écria le missionnaire, chère enfant, » qu'avez-vous fait ? » « Un crime, mon » père, dit Atala les yeux égarés ; mais » je ne perdais que moi, et je sauvais » ma mère. » « Achève donc, m'écriai-je » plein d'épouvante. » « Eh bien ! dit- » elle, j'avais prévu ma faiblesse ; en » quittant les cabanes, j'ai emporté avec » moi..... » « Quoi, repris-je avec hor- » reur ? » « Un poison, dit le père ! » « Il est dans mon sein, s'écria Atala. »

» Le flambeau échappe de la main du Solitaire, je tombe mourant près de la fille de Lopez, le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

» Réveillons-nous, réveillons-nous, dit bientôt le courageux hermite en allumant une lampe ! « Nous perdons des » momens précieux : intrépides chrétiens,

» bravons les assauts de l'adversité; la » corde au cou, la cendre sur la tête, » jetons-nous aux pieds du Très-Haut, » pour implorer sa clémence, ou pour » nous soumettre à ses décrets. Peut-être » est-il temps encore. Ma fille, vous » eussiez dû m'avertir hier au soir. »

« Hélas! mon père, dit Atala, je vous » ai cherché la nuit dernière; mais le » ciel, en punition de mes fautes, vous » a éloigné de moi. Tout secours eût » d'ailleurs été inutile; car les Indiens » mêmes, si habiles dans ce qui regarde » les poisons, ne connaissent point de » remède à celui que j'ai pris. O Chactas, » juge de mon étonnement, quand j'ai » vu que le coup n'était pas aussi subit » que je m'y attendais! Mon amour a » redoublé mes forces, mon ame n'a » pu si vîte se séparer de toi. »

» Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala, ce fut par ces emportemens, qui ne sont connus

que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, courait du frère à la sœur, et nous prodiguait mille secours. Dans le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savait se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion lui fournissait des accens plus tendres et plus brûlans que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immolait chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur ?

» Hélas ! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissaient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayans se manifestèrent;

un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : « Touche mes doigts, me disait-elle, ne » les trouves-tu pas bien glacés ? » Je ne savais que répondre, et mes cheveux se hérissaient d'horreur ; ensuite elle ajoutait : « Hier encore, mon bien-» aimé, ton seul toucher me faisait tres-» saillir, et voilà que je ne sens plus ta » main, je n'entends presque plus ta » voix, les objets de la grotte dispa-» raissent tour-à-tour. Ne sont-ce pas » les oiseaux qui chantent ? Le soleil » doit être près de se coucher mainte-» nant ? Chactas, ses rayons seront bien » beaux au désert, sur ma tombe ! »

» Atala s'apercevant que ces paroles nous faisaient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons amis, je suis » bien faible ; mais peut-être que je vais » devenir plus forte. Cependant mourir » si jeune, tout-à-la-fois, quand mon

» cœur était si plein de vie ! Chef de la
» prière, aye pitié de moi ; soutiens-moi.
» Crois-tu que ma mère soit contente,
» et que Dieu me pardonne ce que j'ai
» fait ? »

« Ma fille, répondit le bon religieux,
» en versant des larmes, et les essuyant
» avec ses doigts tremblans et mutilés ;
» ma fille, tous vos malheurs viennent
» de votre ignorance ; c'est votre éduca-
» tion sauvage et le manque d'instruction
» nécessaire qui vous ont perdue ; vous
» ne saviez pas qu'une chrétienne ne peut
» disposer de sa vie. Consolez-vous donc,
» ma chère brebis ; Dieu vous pardon-
» nera, à cause de la simplicité de votre
» cœur. Votre mère et l'imprudent mis-
» sionnaire qui la dirigeait ont été plus
» coupables que vous ; ils ont passé leurs
» pouvoirs, en vous arrachant un vœu
» indiscret ; mais que la paix du Seigneur
» soit avec eux. Vous offrez tous trois
» un terrible exemple des dangers de

» l'enthousiasme, et du défaut de lumières
» en matière de religion. Rassurez-vous,
» mon enfant ; celui qui sonde les reins
» et les cœurs, vous jugera sur vos inten-
» tions qui étaient pures, et non sur votre
» action qui est condamnable.

» Quant à la vie, si le moment est arrivé
» de vous endormir dans le Seigneur, ah !
» ma chère enfant, que vous perdez peu
» de choses, en perdant ce monde ! Malgré
» la solitude où vous avez vécu, vous avez
» connu les chagrins ; que penseriez-vous
» donc, si vous eussiez été témoin des
» maux de la société, si en abordant
» sur les rivages de l'Europe, votre oreille
» eût été frappée de ce long cri de dou-
» leur, qui s'élève de cette vieille terre ?
» L'habitant de la cabane et celui des pa-
» lais, tout souffre, tout gémit ici-bas ; les
» reines ont été vues pleurant, comme de
» simples femmes, et l'on s'est étonné de
» la quantité de larmes que contiennent
» les yeux des rois !

» Est-ce votre amour que vous re-
» grettez ? Ma fille, il faudrait autant
» pleurer un songe. Connaissez-vous le
» cœur de l'homme, et pourriez-vous
» compter les inconstances de son désir ?
» Vous calculeriez plutôt le nombre des
» vagues que la mer roule dans une tem-
» pête. Atala, les sacrifices, les bienfaits
» ne sont pas des liens éternels : un jour,
» peut-être, le dégoût fût venu avec la
» satiété ; le passé eût été compté pour
» rien, et l'on n'eût plus aperçu que les
» inconvéniens d'une union pauvre et
» méprisée. Sans doute, ma fille, les plus
» belles amours furent celles de cet
» homme et de cette femme, sortis de la
» main du Créateur. Un paradis avait
» été formé pour eux, ils étaient inno-
» cens et immortels. Parfaits de l'ame
» et du corps, ils se convenaient en tout :
» Eve avait été créée pour Adam, et
» Adam pour Eve. S'ils n'ont pu toute-
» fois se maintenir dans cet état de

» bonheur, quels couples le pourront » après eux? Je ne vous parlerai point » des mariages des premiers nés des » hommes, de ces unions ineffables, » alors que la sœur était l'épouse du frère, » que l'amour et l'amitié fraternelle se » confondaient dans le même cœur, et » que la pureté de l'une augmentait les » délices de l'autre. Toutes ces unions ont » été troublées; la jalousie s'est glissée » à l'autel de gazon où l'on immolait le » chevreau, elle a régné sous la tente » d'Abraham, et dans ces couches mêmes » où les patriarches goûtaient tant de » joie, qu'ils oubliaient la mort de leurs » mères.

» Vous seriez-vous donc flattée, mon » enfant, d'être plus innocente et plus » heureuse dans vos liens, que ces saintes » familles dont Jésus-Christ a voulu des- » cendre? Je vous épargne les détails des » soucis du ménage, les disputes, les re- » proches mutuels, les inquiétudes et toutes

» toutes ces peines secrètes qui veillent
» sur l'oreiller du lit conjugal. La femme
» renouvelle ses douleurs chaque fois
» qu'elle est mère, et elle se marie en
» pleurant. Que de maux dans la seule
» perte d'un nouveau-né à qui l'on don-
» nait le lait, et qui meurt sur votre sein !
» La montagne a été pleine de gémisse-
» mens; rien ne pouvait consoler Rachel,
» parce que ses fils n'étaient plus. Ces
» amertumes attachées aux tendresses hu-
» maines sont si fortes, que j'ai vu dans
» ma patrie de grandes dames aimées par
» des rois, quitter la cour pour s'ense-
» velir dans des cloîtres, et mutiler cette
» chair révoltée, dont les plaisirs ne sont
» que des douleurs.

» Mais peut-être direz-vous que ces
» derniers exemples ne vous regardent
» pas; que toute votre ambition se réduit
» sait à vivre dans une obscure cabane
» avec l'homme de votre choix; que
» vous cherchiez moins les douceurs du

» mariage que les charmes de cette folie
» que la jeunesse appelle amour? Illusion,
» chimère, vanité, rêve d'une imagina-
» tion blessée ! Et moi aussi, ma fille,
» j'ai connu les troubles du cœur : cette
» tête n'a pas toujours été chauve, ni
» ce sein aussi tranquille qu'il vous le
» paraît aujourd'hui. Croyez-en mon
» expérience : si l'homme, constant dans
» ses affections, pouvait sans cesse fournir
» à un sentiment renouvelé sans cesse,
» sans doute la solitude et l'amour l'éga-
» leraient à Dieu même ; car ce sont là
» les deux éternels plaisirs du grand Etre.
» Mais l'ame de l'homme se fatigue, et
» jamais elle n'aime long-temps le même
» objet avec plénitude. Il y a toujours
» quelques points par où deux cœurs ne
» se touchent pas, et ces points suffisent
» à la longue pour rendre la vie insup-
» portable.

» Enfin, ma chère fille, le grand tort
» des hommes, dans leur songe de

» bonheur, est d'oublier cette infirmité
» de la mort attachée à leur nature; il
» faut finir. Tôt ou tard, quelle qu'eût
» été votre félicité, ce beau visage se fût
» changé en cette figure uniforme que
» le sépulcre donne à la famille d'Adam;
» l'œil même de Chactas n'aurait pu vous
» reconnaître entre vos sœurs de la tombe.
» L'amour n'étend point son empire sur
» les vers du cercueil. Que dis-je ? (ô
» vanité des vanités !) Que parlé-je de
» la puissance des amitiés de la terre?
» Voulez-vous, ma chère fille, en
» connaître l'étendue ? Si un homme
» revenait à la lumière quelques années
» après sa mort, je doute qu'il fût revu
» avec joie, par ceux-là même qui ont
» donné le plus de larmes à sa mémoire:
» tant on forme vîte d'autres liaisons,
» tant on prend facilement d'autres habi-
» tudes, tant l'inconstance est naturelle
» à l'homme, tant notre vie est peu de
» chose, même dans le cœur de nos amis !

„ Remerciez donc la Bonté divine, „ ma chère fille, qui vous retire si vîte „ de cette vallée de misère. Déjà le vête- „ ment blanc et la couronne éclatante des „ vierges se préparent pour vous sur les „ nuées; déjà j'entends la Reine des anges „ qui vous crie : Venez, ma digne ser- „ vante, venez, ma colombe, venez vous „ asseoir sur un trône de candeur, parmi „ toutes ces filles qui ont sacrifié leur „ beauté et leur jeunesse au service de l'hu- „ manité, à l'éducation des enfans et aux „ chefs-d'œuvre de la pénitence. Venez, „ rose mystique, vous reposer sur le sein „ de Jesus-Christ. Ce cercueil, lit nuptial „ que vous vous êtes choisi, ne sera point „ trompé; et les embrassemens de votre „ céleste époux ne finiront jamais ! »

„ Comme le dernier rayon du jour abat les vents et répand le calme dans le ciel, ainsi la parole tranquille du vieillard apaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée

que de ma douleur, et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disait qu'elle mourrait heureuse, si je lui promettais de sécher mes pleurs; tantôt elle me parlait de ma mère, de ma patrie; elle cherchait à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortait à la patience, à la vertu. « Tu ne „ seras pas toujours malheureux, disait-„ elle; si le ciel t'éprouve aujourd'hui, „ c'est seulement pour te rendre plus „ compatissant aux maux des autres. Le „ cœur, ô Chactas, est comme ces sortes „ d'arbres qui ne donnent leur baume „ pour les blessures des hommes, que „ lorsque le fer les a blessés eux-„ mêmes. „

„ Quand elle avait ainsi parlé, elle se tournait vers le missionnaire, cherchait auprès de lui le soulagement qu'elle m'avait fait éprouver, et tour-à-tour consolante et consolée, elle donnait et

recevait la parole de vie sur la couche de la mort.

„ Cependant l'hermite redoublait de zèle. Ses vieux os s'étaient ranimés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisait d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il semblait précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte était remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étaient sans doute attentifs à cette scène, où la religion luttait seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

„ Elle triomphait cette religion divine, et l'on s'apercevait de sa victoire à une sainte tristesse qui succédait dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières

que le religieux prononçait au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendait à peine, elle me dit : « Fils „ d'Outalissi, te rappelles-tu cette pre- „ mière nuit où tu me pris pour la vierge „ des dernières amours ? Singulier présage „ de notre destinée ! » Elle s'arrêta ; puis elle reprit : « Quand je songe que je te „ quitte pour toujours, mon cœur fait „ un tel effort pour revivre, que je me „ sens presque le pouvoir de me rendre „ immortelle à force d'aimer. Mais, ô „ mon Dieu, que votre volonté soit „ faite ! „ Atala se tut pendant quelques instans ; elle ajouta : « Il ne me reste „ plus qu'à vous demander pardon des „ maux que je vous ai causés. Je vous „ ai beaucoup tourmenté par mon „ orgueil et mes caprices. Chactas, „ un peu de terre jeté sur mon corps „ va mettre tout un monde entre „ vous et moi, et vous délivrer pour

„ toujours du poids de mes infor-
„ tunes. „

« Vous pardonner, répondis-je noyé
„ de larmes, n'est-ce pas moi qui ai
„ causé tous vos malheurs ? » « Mon
„ ami, dit-elle en m'interrompant, vous
„ m'avez rendue très-heureuse, et si
„ j'étais à recommencer la vie, je préfé-
„ rerais encore le bonheur de vous avoir
„ aimé quelques instans dans un exil in-
„ fortuné, à toute une vie de repos dans
„ ma patrie. „

„ Ici la voix d'Atala s'éteignit : les om-
bres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errans cherchaient à toucher quelque chose ; elle conversait tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix ; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première
„ fois, tu vis cette croix briller à la lueur

„ du feu sur mon sein ; c'est le seul bien
„ que posséde Atala. Lopez, ton père et
„ le mien, l'envoya à ma mère, peu de
„ jours après ma naissance. Reçois donc
„ de moi cet héritage, ô mon frère,
„ conserve-le en mémoire de mes
„ malheurs. Tu auras recours à ce Dieu
„ des infortunés dans les chagrins de ta
„ vie. Chactas, j'ai une dernière prière
„ à te faire. Ami, notre union aurait été
„ courte sur la terre, mais il est après
„ cette vie une plus longue vie. Qu'il
„ serait affreux d'être séparé de toi pour
„ jamais ! Je ne fais que te devancer au-
„ jourd'hui, et je te vais attendre dans
„ l'empire céleste. Si tu m'as aimée, fais-
„ toi instruire dans la religion chrétienne
„ qui prépara notre réunion. Elle fait
„ sous tes yeux un grand miracle cette
„ religion, puisqu'elle me rend capable
„ de te quitter, sans mourir dans les an-
„ goisses du désespoir. Cependant,
„ Chactas, je ne veux de toi qu'une

„ simple promesse ; je sais trop ce qu'il „ en coûte, pour te demander un ser- „ ment. Peut-être ce vœu te séparerait- „ il de quelque femme plus heureuse que „ moi.... O ma mère, pardonne à ta fille. „ O Vierge, retenez votre courroux. Je „ retombe dans mes faiblesses, et je te „ dérobe, ô mon Dieu, des pensées qui „ ne devraient être que pour toi ! „

„ Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il est temps, s'écria- „ t-il, il est temps d'appeler Dieu ici ! „

„ A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où était renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie ; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on

entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissemens des harpes célestes ; et lorsque le Solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui - même sortir du flanc de la montagne.

„ Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mourante, et tout-à-coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, ame „ chrétienne : allez rejoindre votre Créa- „ teur ! „ Relevant alors ma tête abattue,

je m'écriai, en regardant le vase où était l'huile sainte : « Mon père, ce remède „ rendra-t-il la vie à Atala ? » « Oui, mon „ fils, dit le vieillard en tombant dans „ mes bras, la vie éternelle ! „ Atala venait d'expirer. »

DANS cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondaient, et sa voix ne laissait échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala. « Le voilà, s'écria- „ t-il, ce gage de l'adversité ! O René, „ ô mon fils, tu le vois ; et moi, je ne le „ vois plus ! dis-moi, après tant d'années, „ l'or n'en est-il point altéré ? N'y vois-tu „ point la trace de mes larmes ? Pourrais- „ tu reconnaître l'endroit qu'une sainte a „ touché de ses lèvres ? Comment Chactas „ n'est-il point encore chrétien ? Quelles „ frivoles raisons de politique et de patrie „ l'ont

„ l'ont jusqu'à présent retenu dans les „ erreurs de ses pères ? Non, je ne veux „ pas tarder plus long-temps. La terre „ me crie : « Quand donc descendras-tu „ dans la tombe, et qu'attends-tu pour „ embrasser une religion divine ? » « O „ terre, vous ne m'attendrez pas long- „ temps ; aussitôt qu'un prêtre aura ra- „ jeuni dans l'onde cette tête blanchie „ par les chagrins, j'espère me réunir à „ Atala. Mais achevons ce qui me reste „ à conter de mon histoire :

Les Funérailles.

« Je n'entreprendrai point, ô René, de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon âme, lorsqu'Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudrait avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste : il faudrait que mes yeux fermés se pussent rouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa

lumière. Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky ; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses eaux, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala ! Pendant deux jours entiers, je fus insensible aux discours de l'hermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servait point des vaines raisons de la terre, il se contentait de me dire : « Mon fils, c'est la volonté de Dieu, » et il me pressait dans ses bras. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avais éprouvé moi-même.

„ La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur de Dieu, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisais répandre. « Mon père, lui dis-„ je, c'en est trop : que les passions d'un

„ jeune homme ne troublent plus la paix „ de tes jours. Laisse-moi emporter les „ restes de mon épouse ; je les enseve- „ lirai dans quelque coin du désert, et si „ je suis encore condamné à la vie, je „ tâcherai de me rendre digne de ces „ noces éternelles qui m'ont été promises „ par Atala. „

„ A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie ; il s'écria : « O sang de Jesus-Christ, sang de mon „ divin maître, je reconnais là tes mé- „ rites ! Tu sauveras sans doute ce jeune „ homme. Mon Dieu, achève ton ou- „ vrage. Rends la paix à cette ame trou- „ blée, et ne lui laisse de ses malheurs, „ que d'humbles et utiles souvenirs. „

„ Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez ; mais il me proposa de faire venir ses Néophytes, et de l'enterrer avec toute la pompe chré- tienne : je m'y refusai à mon tour. « Les „ malheurs et les vertus d'Atala, lui dis-je,

„ ont été inconnus des hommes ; que sa „ tombe, creusée furtivement par nos „ mains, partage cette obscurité. „ Nous convînmes que nous partirions le lendemain au lever du soleil pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prière auprès du corps de cette sainte.

„ Vers le soir nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte, qui donnait vers le nord. L'hermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis long-temps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives de montagnes ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée.... celle-là même que j'avais déposée

sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'Ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

„ Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante! Que de fois je m'étais penché sur elle, pour

entendre et pour respirer son souffle ! mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté !

» La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée, puis secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte nommé Job; il disait :

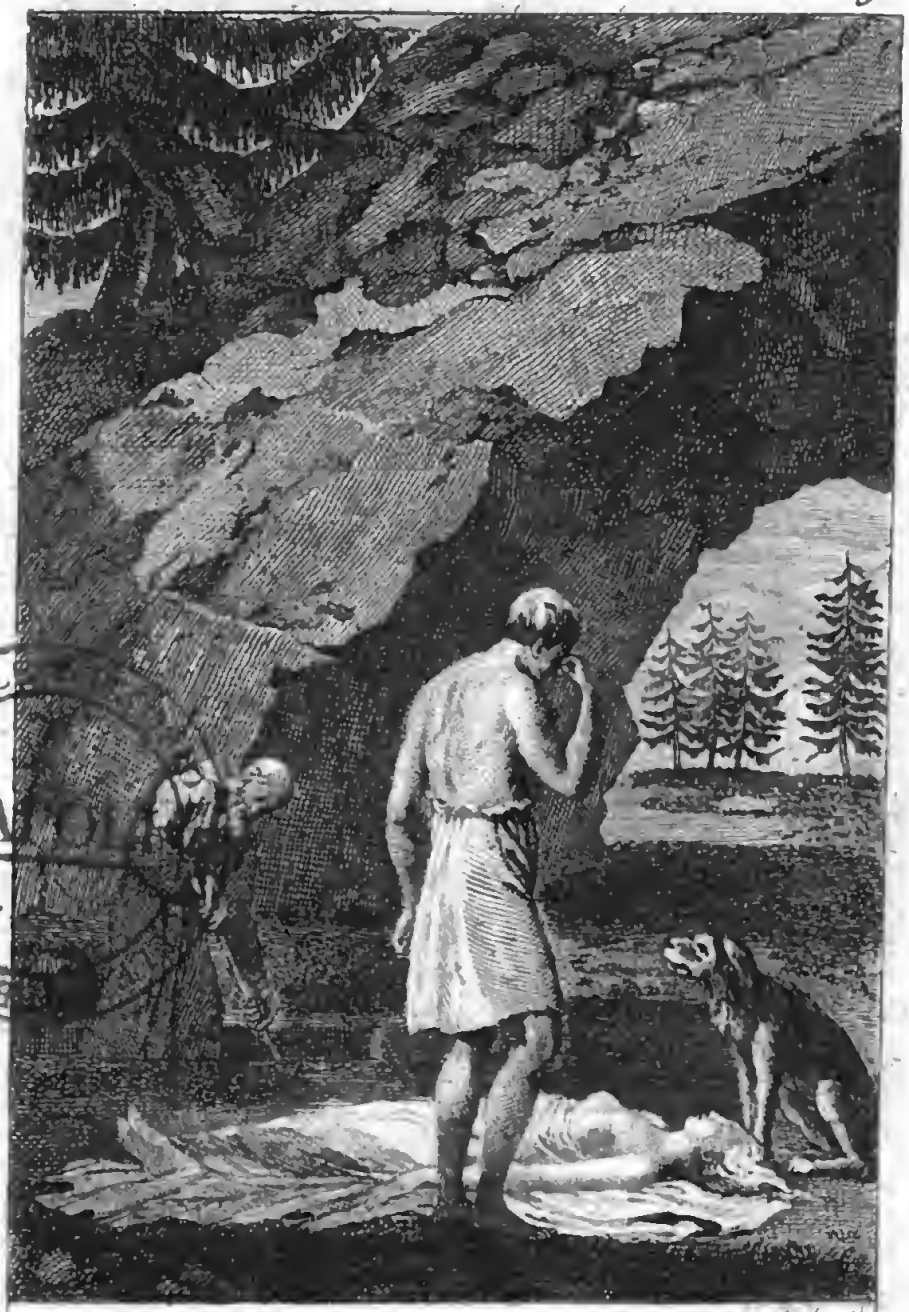
« J'ai passé comme une fleur ; j'ai » séché comme l'herbe des champs.

» Pourquoi la lumière a-t-elle été » donnée à un misérable, et la vie à » ceux qui sont dans l'amertume du » cœur ? »

„ Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée, allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrens, de toutes les forêts. Les roucoulemens de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintemens de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du Solitaire.

„ Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers criaient sur les rochers, et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps

sur mes épaules ; l'hermite marchait devant moi, une bèche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux : souvent pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur ; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils, il eût fallu voir un jeune Sauvage et un vieil hermite, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent.



J'attachai pour la dernière fois mes yeux égarés sur le visage d'Atala.

BIBLIOTECA NAZIONAL
NA

„ Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas, j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai, pour la dernière fois, mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile : « Lopez, „ m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer „ ta fille! „ et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

„ Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avais formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connaissait merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée

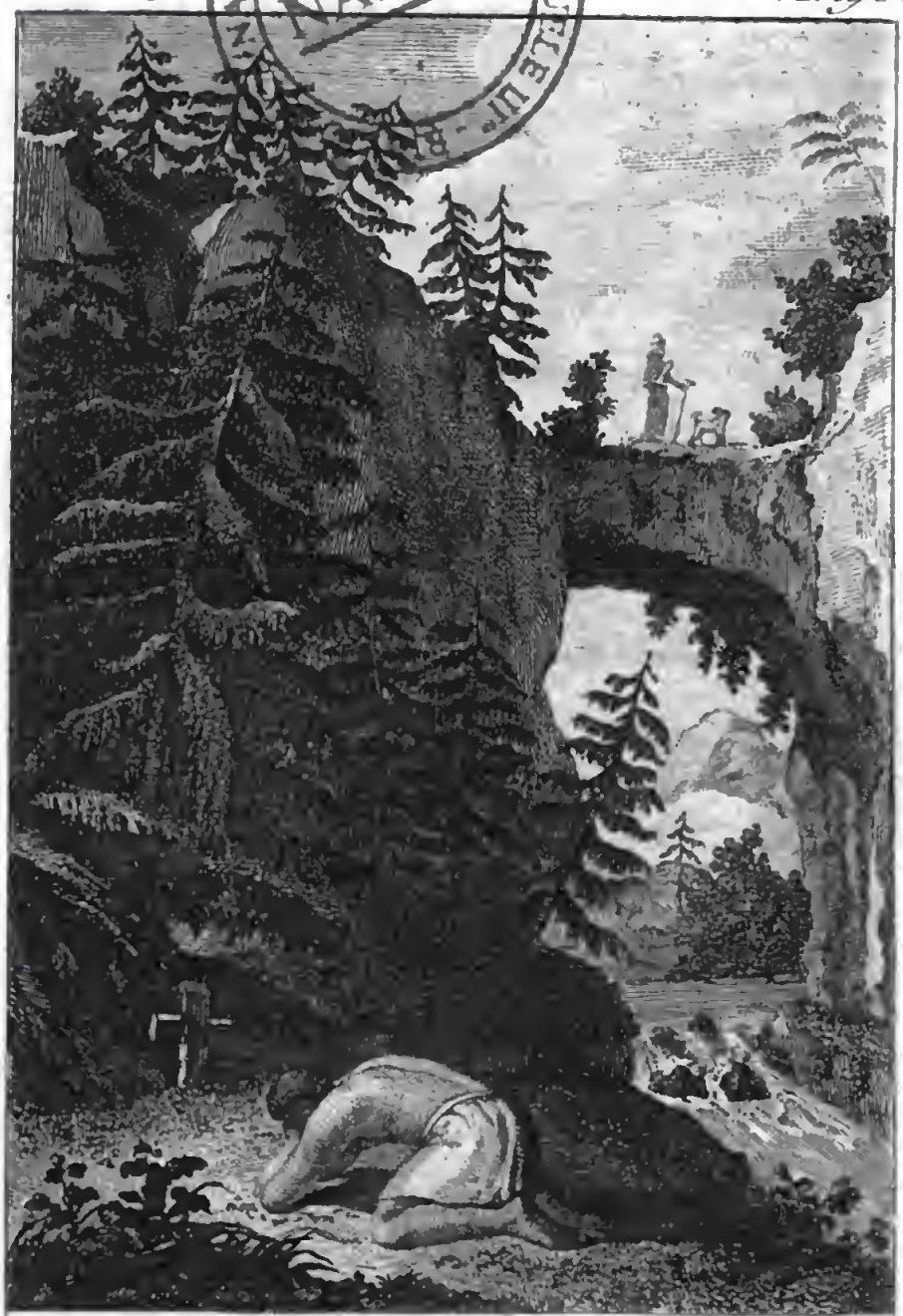
et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, tandis qu'Atala „ a vécu, je vous ai sollicité moi-même „ de demeurer auprès de moi ; mais à „ présent votre sort est changé : vous vous „ devez à votre patrie. Croyez-moi, mon „ fils ; les douleurs ne sont point éter- „ nelles ; il faut tôt ou tard qu'elles finis- „ sent, parce que le cœur de l'homme „ est fini ; c'est une de nos grandes „ misères, nous ne sommes pas même „ capables d'être long-temps malheureux. „ Retournez au Meschacebé : allez con- „ soler votre mère, qui vous pleure tous „ les jours, et qui a besoin de votre appui. „ Faites-vous instruire dans la religion de „ votre Atala, lorsque vous en trouverez „ l'occasion, et souvenez-vous que „ vous lui avez promis d'être vertueux „ et chrétien. Moi, je veillerai ici sur „ son tombeau. Partez, mon fils. Dieu, „ l'ame de votre sœur, et le cœur de „ vieil ami vous suivront. „

„ Telles furent les paroles de l'homme du rocher; son autorité était trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon hôte vénérable qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau; je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montrait au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire était venu prier au tombeau pendant la nuit; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René, c'est là que je

fis, pour la première fois, des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets ! Eh ! mon enfant, qui ne les a point faites ces réflexions ! Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes ans le disputent à ceux de la corneille : eh bien ! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure ; mais quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses eaux.

„ Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain, au premier cri de la cigogne, je me

NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI



Dors en paix dans cette terre étrangère, fille trop malheureuse pour prix de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu vas être abandonnée, même de Chactas!

Digitized by Google

me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne d'où je voulais m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'ame d'Atala ; trois fois le Génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'Orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'hermite qui se rendait à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « Dors en paix dans cette terre étran-„ gère, fille trop malheureuse ! Pour „ prix de ton amour, de ton exil et ta „ mort, tu vas être abandonnée, même „ de Chactas ! „ Alors versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez, alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature un monument plus auguste, l'humble tombeau de la vertu. »

ÉPILOGUE.

CHACTAS, fils d'Outalissi, le Natché, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfans, et moi, voyageur aux terres lointaines, j'ai fidèlement rapporté ce que les Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur, la religion première législatrice des hommes, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Evangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane,

et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restait à savoir. Je demandai ce qu'était devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvait dire. Je l'aurais toujours ignoré, si la Providence qui conduit tout, ne m'avait découvert ce que je cherchais. Voici comme la chose se passa :

J'avais parcouru les rivages du Meschacebé, qui formaient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et j'étais curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étais arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agonnonsioni (1), lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disait :

(1) Les Iroquois.

« Si tu étais resté parmi nous, cher » enfant, comme ta main eût bandé l'arc » avec grâce ! Ton bras eût dompté » l'ours en fureur ; et sur le sommet de » la montagne, tes pas auraient défié le » chevreuil à la course. Blanche her- » mine du rocher, si jeune être allé dans » le pays des ames ! Comment feras- » tu pour y vivre ? Ton père n'y est point, » pour t'y nourrir de sa chasse. Tu auras » froid, et aucun esprit ne te donnera » des peaux pour te couvrir. Oh ! il faut » que je me hâte de t'aller rejoindre, » pour te chanter des chansons, et te » présenter mon sein. »

Et la jeune mère chantait d'une voix tremblante, balançait l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme voulait, selon la coutume indienne, faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre,

afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla donc le nouveau-né, et respirant quelques instans sur sa bouche, elle dit: « Ame de mon » fils, ame charmante, ton père t'a créée » jadis sur mes lèvres par un baiser; » hélas, les miens n'ont pas le pouvoir » de te donner une seconde naissance! » Ensuite elle découvrit son sein, et embrassa ces restes glacés qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son enfant. Elle choisit un érable à fleurs rouges, festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs, de l'autre elle y plaça le corps; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de

l'innocence cachée dans un feuillage odorant. Oh ! que cette coutume indienne est touchante ! Je vous ai vus dans vos campagnes désolées, pompeux monumens des Crassus et des Césars, et je vous préfère encore ces tombeaux aériens du Sauvage, ces mausolées de fleurs et de verdure que parfume l'abeille, que balance le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort ; si ce sont les restes d'un enfant chéri, qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Je m'approchai de celle qui gémissait au pied de l'érable ; je lui imposai les mains sur la tête, en poussant les trois cris de douleur. Ensuite, sans lui parler, prenant comme elle un rameau, j'écartai les insectes qui bourdonnaient autour du corps de l'enfant. Mais je me donnai de garde d'effrayer

une colombe voisine. L'Indienne lui disait : « Colombe, si tu n'es pas l'ame » de mon fils qui s'est envolée, tu es » sans doute une mère qui cherche quel- » que chose pour faire un nid. Prends de » ces cheveux, que je ne laverai plus dans » l'eau d'esquine ; prends-en pour cou- » cher tes petits ; puisse le grand Esprit » te les conserver ! »

Cependant la mère pleurait de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha, et dit : « Fille de Céluta, » retire notre enfant, nous ne séjour- » nerons pas plus long-temps ici, et nous » partirons au premier soleil. » Je dis alors : « Frère, je te souhaite un ciel » bleu, beaucoup de chevreuils, un » manteau de castor, et l'espérance. Tu » n'es donc pas de ce désert ? » « Non, » répondit le jeune homme, nous som- » mes des exilés, et nous allons chercher » une patrie. » En disant cela, le guerrier

baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc il abattait la tête des fleurs. Je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis : « Voulez-vous me » permettre d'allumer votre feu cette » nuit ? » « Nous n'avons point de » cabane, reprit le guerrier : si vous » voulez nous suivre, nous campons au » bord de la chute. » « Je le veux bien, » répondis-je, » et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au Saut, le fleuve accourt, par une pente rapide ; et au moment de la chute, c'est

moins un fleuve qu'une mer, dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abyme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrâsement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant

au fond du gouffre ; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abyme les cadavres brisés des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplais ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai en remontant le fleuve au-dessus de la chute, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étaient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossemens humains enveloppés dans des peaux de bêtes. Etonné de tout ce que je voyais depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et je lui dis : « Qu'est-ce que tout ceci, ma » sœur ? » Elle me répondit : « Mon » frère, c'est la terre de la patrie ; ce » sont les cendres de nos aïeux, qui » nous suivent dans notre exil. » « Et » comment, m'écriai-je, avez-vous été

» réduits à un tel malheur ? » La fille de Céluta repartit : « Nous sommes les » restes des Natchez. Après le massacre » que les Français firent de notre nation » pour venger leurs frères, ceux de nos » frères qui échappèrent aux vainqueurs, » trouvèrent un asile chez les Chikassas, » nos voisins. Nous y sommes demeurés » assez long-temps tranquilles ; mais il » y a sept lunes que les blancs de la Vir- » ginie se sont emparés de nos terres, » en disant qu'elles leur ont été données » par un roi d'Europe. Nous avons levé » les yeux au ciel, et chargés des restes » de nos aïeux, nous avons pris notre » route à travers le désert. Je suis accou- » chée pendant la marche ; et comme » mon lait était mauvais à cause de la » douleur, il a fait mourir mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure ; je pleurais aussi.

Or, je dis bientôt : « Ma sœur, ado- » rons le grand Esprit, tout arrive par

» son ordre. Nous sommes tous voya-
» geurs ; nos pères l'ont été comme
» nous ; mais il y a un lieu où nous
» nous reposerons. Si je ne craignais
» d'avoir la langue aussi légère que celle
» d'un blanc, je vous demanderais si vous
» avez entendu parler de Chactas, le
» Natché ? » A ces mots l'Indienne me regarda et me dit : « Qui est-ce qui vous
» a parlé de Chactas, le Natché ? » Je répondis : « C'est la sagesse. » L'Indienne reprit : « Je vous dirai ce que
» je sais, parce que vous avez éloigné
» les mouches du corps de mon fils,
» et que vous venez de dire de belles
» paroles sur le grand Esprit. Je suis
» la fille de la fille de René l'Euro-
» péen, que Chactas avait adopté.
» Chactas, qui avait reçu le baptême,
» et René mon aïeul si malheureux,
» ont péri dans le massacre. » « L'homme
» va toujours de douleur en douleur,
» répondis-je en m'inclinant. Vous

pourriez

» pourriez donc aussi m'apprendre des
» nouvelles du père Aubry ? » « Il n'a pas
» été plus heureux que Chactas, dit l'In-
» dienne. Les Chéroquois, ennemis des
» Français, pénétrèrent à sa Mission ; ils y
» furent conduits par le son de la cloche
» qu'on sonnait pour secourir les voya-
» geurs. Le père Aubry se pouvait sauver;
» mais il ne voulut pas abandonner ses en-
» fans, et il demeura pour les encourager
» à la mort par son exemple. Il fut brûlé
» avec de grandes tortures ; jamais on ne
» put tirer de lui un cri qui tournât à la
» honte de son Dieu, ou au déshonneur
» de sa patrie. Il ne cessa, durant le sup-
» plice, de prier pour ses bourreaux,
» et de compatir au sort des victimes.
» Pour lui arracher une marque de fai-
» blesse, les Chéroquois amenèrent à
» ses pieds un Sauvage chrétien qu'ils
» avaient horriblement mutilé. Mais ils
» furent bien surpris, quand ils virent le
» jeune homme se jeter à genoux, et

» baiser les plaies du vieil hermite qui » lui criait : « Mon enfant, nous avons » été mis en spectacle aux anges et aux » hommes. » Les Indiens furieux lui plon- » gèrent un fer rouge dans la gorge, » pour l'empêcher de parler. Alors ne » pouvant plus consoler les hommes, il » expira.

» On dit que les Chéroquois, tout » accoutumés qu'ils étaient à voir des » Sauvages souffrir avec constance, ne » purent s'empêcher d'avouer qu'il y » avait dans l'humble courage du père » Aubry quelque chose qui leur était » inconnu, et qui surpassait tous les » courages de la terre. Plusieurs d'en- » tr'eux frappés de cette mort se sont » faits chrétiens.

» Quelques années après, Chactas, à » son retour de la terre des blancs, ayant » appris les malheurs du chef de la prière, » partit pour aller recueillir ses cendres » et celles d'Atala. Il arriva à l'endroit où

» était située la Mission, mais il put à
» peine le reconnaître. Le lac s'était dé-
» bordé, et la savane était changée en un
» marais; le pont naturel, en s'écroulant,
» avait enseveli sous ses débris le tom-
» beau d'Atala et les Bocages de la
» mort. Chactas erra long-temps dans ce
» lieu; il visita la grotte du Solitaire
» qu'il trouva remplie de ronces et de
» framboisiers, et dans laquelle une
» biche allaitait son faon. Il s'assit sur
» le rocher de la Veillée de la mort, où
» il ne vit que quelques plumes tombées
» de l'aile de l'oiseau de passage. Tandis
» qu'il y pleurait, le serpent familier du
» missionnaire sortit des broussailles voi-
» sines, et vint s'entortiller à ses pieds.
» Chactas réchauffa dans son sein ce fidèle
» ami, resté seul au milieu de ces ruines.
» Le fils d'Outalissi a raconté que plu-
» sieurs fois aux approches de la nuit, il
» avait cru voir les ombres d'Atala et du
» père Aubry s'élever dans la vapeur du

» crépuscule. Ces visions le remplirent
» d'une religieuse frayeur et d'une joie
» triste.

» Après avoir cherché vainement le
» tombeau de sa sœur et celui de l'her-
» mite, il était près d'abandonner ces
» lieux, lorsque la biche de la grotte se
» mit à bondir devant lui. Elle s'arrêta
» au pied de la croix de la Mission. Cette
» croix était alors à moitié entourée
» d'eau, son bois était rongé de mousse,
» et le pélican du désert aimait à se per-
» cher sur ses bras vermoulus. Chactas
» jugea que la biche reconnaissante l'avait
» conduit au tombeau de son hôte. Il
» creusa sous la roche qui jadis servait
» d'autel, et il y trouva les restes d'un
» homme et d'une femme. Il ne douta
» point que ce ne fussent ceux du prêtre
» et de la vierge, que les anges avaient
» peut-être ensevelis dans ce lieu; il les
» enveloppa dans des peaux d'ours, et
» reprit le chemin de son pays emportant

» les précieux restes, qui résonnaient sur » ses épaules comme le carquois de la » mort. La nuit, il les mettait sous sa » tête, et il avait des songes d'amour et » de vertu. O étranger, tu peux contem- » pler ici cette poussière avec celle de » Chactas lui-même ! »

Comme l'Indienne achevait de prononcer ces mots, je me levai; je m'approchai des cendres sacrées, et me prosternai devant elles en silence. Puis m'éloignant à grands pas, je m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton ame et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. Le lendemain au point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvraient la marche, et les épouses la

fermaient ; les premiers étaient chargés des saintes reliques, les secondes portaient leurs nouveaux-nés ; les vieillards cheminaient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh ! que de larmes sont répandues, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri et le fleuve de la cabane, qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

INDIENS infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'avez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

Fin du sixième Volume.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A, page 5.

M. l'abbé Fleury, dans ses *Mœurs des Chrétiens*, pense que les anciens monastères sont bâtis sur le plan des maisons romaines, telles qu'elles sont décrites dans Vitruve et dans Palladio. « L'Eglise, dit-il, qu'on trouve la première, afin que l'entrée en soit libre aux séculiers, semble tenir lieu de cette première salle que les Romains appelaient *atrium :* de-là on passait dans une cour environnée de galeries couvertes, à qui l'on donnait le nom de *péristile ;* c'est justement le cloître où l'on entre de l'église, et d'où l'on va ensuite dans les autres pièces, comme le chapitre qui est l'*exhèdre* des anciens; le réfectoire qui est le *triclinium*, et

le jardin qui est derrière tout le reste comme il était aux maisons antiques. »

NOTE E, page 28.

CETTE lettre à M. de Fontanes achèvera de faire connaître au lecteur les ruines de l'antiquité.

Rome, le 10 janvier 1804.

A M. DE FONTANES.

J'arrive de Naples, mon cher ami, et je vous porte des fruits de mon voyage, sur lesquels vous avez des droits; quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. « *Tenet nunc Parthenope.* » Il y a long-temps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un esprit comme le vôtre; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant je ne veux pas quitter Rome, sans vous dire quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirais, au hasard et sans suite, tout ce que je penserais de l'Italie, comme

je vous marquais autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du Nouveau-Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous donner une idée générale des *dehors* de Rome, c'est-à-dire, de ses campagnes et de ses ruines.

Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet : mais je ne sais pas si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du Prophète : *Venient tibi duo hæc subitò in die unâ, sterilitas et viduitas* (1). Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne; quelques traces desséchées des torrens de l'hiver, qui,

(1) « Deux choses te viendront à-la-fois dans un seul jour, stérilité et veuvage. » *Isaïe.*

vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez par-tout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent dans une grande plaine j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'était que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil : sous ces moissons stériles, on distingue quelquefois les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mugissemens de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées, il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitans; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée

des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs, tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler; elle s'est séparée des autres cités de la terre; et comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous peindre ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparaît tout-à-coup au milieu de ses *royaumes vides*, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qu'éprouvaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple : *quasi aspectus splendoris* (1).

(1) « C'était comme une vision de splendeur. » *Ezéch.*

La multitude des souvenirs, l'abondance des sentimens vous oppressent, et votre ame est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob. (1)

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? vous vous tromperiez beaucoup: elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile:

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus, Magna virûm! (2)

---

(1) Montaigne décrit ainsi la campagne de Rome, telle qu'elle était il y a environ deux cents ans.

« Nous avions loin, sur notre main gauche, » l'Apennin, le prospect du pays mal plaisant, » bossé, plein de profondes fandasses, inca- » pable d'y recevoir nulle conduite de gens » de guerre en ordonnance; le terroir nu sans » arbres, une bonne partie stérile, le pays » fort ouvert tout autour, et plus de dix » mille à la ronde, et quasi tout de cette » sorte, fort peu peuplé de maisons. »

(2) Terre féconde en fruits, en conquérans fertile: Salut! DELILLE, *Georg.*

Si

Si vous les voyez en économiste, elles vous déplairont; mais si vous les contemplez en artiste, en poëte, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vigne ne donnerait pas à votre ame d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est, pour ainsi dire, demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est beau comme les lignes de l'horizon romain, comme la douce inclinaison des plans, et les contours suaves et fuyans des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux y sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets, et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes. Les ombres n'y sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si

obscures dans les rochers et les feuillages, où il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel, les eaux: toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain, cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? eh bien, c'est la lumière de Rome.

Je ne me lassais point de voir à la *Villa Borghèse*, le soleil se coucher sur les cyprès du mont *Marius* ou sur les pins de la *Villa Pamphili*, plantés par le Nôtre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à *Ponte Mole*, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la *Sabine* apparaissent alors de lapis lazuli et d'or pâle, tandis que leur base et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce

inimitable, font comprendre l'apparition des habitans de l'Olympe sous ce ciel mythologique ; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses Consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne disparaît pas aussi vîte que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elle se ranime tout-à-coup sur quelqu'autre point de l'horizon ; un crépuscule semble succéder à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants *bucoliques* ; les bergers n'y sont plus : *Dulcia linquimus arva* ; mais on voit encore les *grandes victimes du Clytumne*, des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, descendre seuls au bord du Tibre, et s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins, ou au siècle de l'arcadien Evandre ποιμενες λαῶν (1), alors que le Tibre s'appelait

(1) « Pasteurs des peuples. » *Homer.*

Albula (1), et que le pieux Enée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissans que ceux de Rome. Lorsque le soleil enflammé, ou la lune large et rougie, se lève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de *Sorente*, l'île de Caprée, la côte du Pausilipe, Baïes, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Elysées et toute cette terre Virgilienne, présentent un spectacle magique; mais il n'a pas le *grandiose* de la campagne de Rome. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux: il y a deux mille ans que Cicéron se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis: *Urbem, mi Rufi, cole et in istâ luce vive* (2). Cet attrait de la belle

(1) Tit. Liv.

(2) « C'est à Rome qu'il faut habiter, » mon cher Rufus, c'est à cette lumière » qu'il faut vivre. » Je crois que c'est dans le

Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages; et au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis vingt-cinq ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son *Winckelman*.

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des beaux-arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élévera sous ses pas,

---

premier ou dans le second livre des *Epîtres familières*. Comme j'ai cité par-tout de mémoire, on voudra bien me pardonner, s'il se trouve quelqu'inexactitude dans les citations.

renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima, à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au tombeau d'un ami vertueux, du superbe mausolée de *Cecilia Metella*, au modeste cercueil d'une femme infortunée ! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monumens avec l'ombre d'un Cicéron pleurant encore sa Tullie, ou d'une Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah ! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé, de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les saints dans les catacombes, sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux ?

Quoique Rome, vue intérieurement, ressemble aujourd'hui à la plupart des

villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles gothiques de Bélisaire, depuis les monumens apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté de ses femmes est un autre trait distinctif ; elles rappellent, par leur port et leur démarche, les Clélie et les Cornélie ; on croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas, descendues de leur piédestal, et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on retrouve chez les Romains, *ce ton des chairs*, que les peintres appellent *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il semble naturel que des hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de type aux Raphaël et aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres, et sur-tout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, que l'on trouve

couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois, pour conduire le triomphateur à ce capitole, que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers :*

Romanos ad templa Deûm duxêre triumphos.

Aux bruits ordinaires des grandes cités se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blanduse et d'Égérie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective, ce qui mêle la ville et les champs d'une manière très-pittoresque. En hiver, les toits des maisons sont couverts d'herbe, à-peu-près comme les vieux toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui vous rappelle que ses premiers dictateurs conduisaient la charrue, qu'elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et que le plus grand de ses poëtes ne

dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfans de Romulus :

Ascræumique cano romana per oppida carmen.

Quant au Tibre qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout-à-fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome, comme s'il n'y était pas ; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver ; il se dérobe furtivement entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez tant recommandé de vous parler ; je les ai vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de *Pæstum*, que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez qu'elles doivent prendre différens caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée,

sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires, du haut des massifs de l'architecture. J'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris, pour les peintres et les poëtes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions et des panthères, on n'entendait que les aboiemens des chiens de l'hermite qui garde ces ruines. Mais au moment où le soleil descendit sous l'horizon, la cloche du dôme de St-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux, entre les deux plus grands monumens de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion ; je songeai que cet

édifice moderne tomberait à son tour comme l'édifice antique, et que les monumens se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je me rappelai que ces mêmes Juifs qui, dans leurs premières captivités, travaillèrent aux édifices de l'Egypte et de Babylone, avaient aussi dans leur dernière dispersion, bâti cette énorme enceinte ; que le monument sous les voûtes duquel résonnait cette cloche chrétienne, était l'ouvrage d'un empereur païen, marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hauts sujets de méditations fournis par une seule ruine, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas, soit digne d'être vue ?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect ; j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, entre des ruines et des herbes séchées. J'ai frappé

à la porte de l'hermitage pratiqué dans le cintre d'une loge ; on ne m'a point répondu : l'hermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des souvenirs récens et douloureux ont redoublé pour moi la tristesse de cette enceinte, au point que j'ai cru voir les ruines d'un édifice, que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant. L'homme cherche au-dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les restes des monumens des empires ; et il ne songe pas qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris ! Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre* (1), c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre long-temps dans le souvenir de nos amis. Leur cœur où s'est gravée notre image, n'est-il pas comme l'objet dont il retient les traits, une

(1) *Pind.*

argile sujette à se dissoudre ? On m'a montré, à *Portici*, un morceau de cendre du Vésuve, qui tombe en poudre sous le toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompéïa : c'est une image assez juste (bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine) de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, qui n'est que *cendre et poussière*. (1)

Avant de partir pour Naples, j'étais allé passer quelques jours seul à Tivoli. Je parcourus les ruines des environs, et sur-tout celles de la *Villa Adriana*. Surpris par la pluie, au milieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des *Thermes* voisins du *Pécile* (2), sous un figuier qui avait renversé le pan d'un mur en s'élevant. Dans un petit salon octogone, ouvert devant moi, une vigne vierge avait percé la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux,

(1) Job.

(2) Monumens de *la Villa*.

montait le long du mur comme un serpent. Autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissaient les salles désertes où venaient se réfugier quelques merles solitaires. Les fragmens de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais de la mort; l'acanthe sauvage rampait à leurs pieds, sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur ces chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses et les sommités des ruines ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure; le vent en agitait les guirlandes humides, et les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplais ce tableau, mille idées confuses se pressaient dans mon esprit : tantôt j'admirais, tantôt je détestais la grandeur romaine; tantôt je

pensais aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde, qui avait voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je me rappelais les événemens qui avaient renversé cette *Villa* superbe ; je la voyais dépouillée de ses plus beaux ornemens par le successeur d'Adrien, je voyais les barbares y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et, pour se défendre dans ces monumens qu'ils avaient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique : enfin, des religieux chrétiens, ramenant la civilisation dans ces lieux, plantaient la vigne, et conduisaient la charrue dans le *temple des Stoïciens* et les *Salles de l'Académie* (1). Bientôt le siècle des arts renaissait, et de nouveaux souverains achevaient de bouleverser ce qui restait encore des ruines de ces palais, pour y trouver quelques chefs-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mêlait une voix intérieure qui me répétait ce qu'on a cent

(1) Monumens de la *Villa*.

fois écrit sur la vanité des choses humaines. Il y a même double vanité dans les monumens de la *Villa Adriana ;* ils n'étaient, comme on sait, que des imitations d'autres monumens répandus dans les provinces de l'empire romain : le véritable temple de *Sérapis* à Alexandrie, la véritable *Académie* à Athènes, n'existent plus ; vous ne voyez donc dans les copies d'Adrien que des ruines de ruines.

Il faudrait maintenant, mon cher ami, vous décrire le temple de la Sibylle à Tivoli, et le charmant temple de Vesta suspendu sur la cascade ; mais le temps me manque. Je regrette encore de ne pouvoir vous peindre cette cascade célébrée par Horace ; j'étais là dans vos domaines, vous l'héritier de l'Αφελια des Grecs ou du *simplex munditiis* (1) du chantre de l'*Art poétique :* mais je l'ai vue dans une saison assez triste, et je n'étais pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus, j'ai été importuné de ce bruit

(1) « Elégante simplicité. » *Hor.*

des eaux, qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me rappelle encore avec quelles délices, la nuit, au milieu du désert, lorsque mon bûcher était à demi éteint, que mon guide dormait, que mes chevaux paissaient à quelque distance, je me rappelle, dis-je, avec quelles délices j'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisaient tressaillir, et chaque arbre était pour moi comme une espèce de lyre, dont les vents tiraient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis moins sensible à ces charmes de la nature, et je doute que la cataracte de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très-jeune, la nature muette *parle* beaucoup, parce qu'il y a surabondance de sentimens dans le cœur de l'homme; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression); il espère reporter ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères: mais dans un âge plus avancé,

lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins *parlante*, *les jardins parlent peu* (1). Il faut, pour qu'elle nous intéresse encore, qu'il s'y attache des souvenirs de la société, parce que nous nous suffisons moins à nous-mêmes; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis.* (2)

Je n'ai pas quitté Tivoli, sans visiter la maison du poëte que je viens de citer; elle était en face de la *Villa* de Mécène. C'était là qu'il offrait *floribus et vino genium memorem brevis ævi* (3). L'hermitage ne pouvait pas être grand, car il est situé sur la croupe même du coteau; mais on sent qu'on devait être bien à l'abri dans ce lieu, et que tout y était

---

(1) Lafontaine.

(2) Horace.

(3) « Des fleurs et du vin au génie qui nous » rappelle la brieveté de la vie. »

commode quoique petit. Du verger qui était au-devant de la maison, l'œil embrassait un pays immense : vraie retraite du poëte, à qui peu suffit, et qui jouit de tout ce qui n'est pas à lui : *spatio brevi spem longam reseces* (1). Après tout, il est fort aisé d'être philosophe comme Horace ; il avait une maison à Rome, deux *Villa*, l'une à Utique, l'autre à Tivoli. Il buvait d'un certain vin du consulat de Tullus avec ses amis ; son buffet *était couvert d'argenterie* ; il disait familièrement au premier Ministre du Maître du monde : « *Je ne sens point les besoins de la pauvreté, et si je voulais quelque chose de plus, Mécène, tu ne me le refuserais pas.* » Avec cela on peut chanter *Lalagé*, se couronner *de lis qui vivent peu*, parler de la mort en buvant le Falerne, et *livrer au vent les chagrins.*

Je remarque qu'Horace, Virgile, Tibulle, Tite-Live, moururent tous

(1) « Renferme dans un espace étroit tes » longues espérances. *Hor.*

avant Auguste qui eut en cela le sort de Louis XIV : notre grand prince survécut un peu à son siècle, et se coucha le dernier dans la tombe, comme pour s'assurer qu'il ne restait rien après lui.

Il vous sera sans doute fort indifférent de savoir que la maison de Catulle est placée à Tivoli, au-dessus de la maison d'Horace, et qu'elle sert maintenant de demeure à quelques religieux chrétiens; mais vous trouverez peut-être assez remarquable que l'Arioste soit venu composer ses *fables comiques* (1) au même lieu où Horace s'est joué des choses de la vie. On se demande avec surprise, comment il se fait que le chantre de Roland, retiré chez le cardinal d'Est à Tivoli, ait consacré ses *divines* folies à la France, et à la France demi-barbare, tandis qu'il avait sous les yeux les sévères monumens et les graves souvenirs du peuple le plus sérieux et le plus civilisé de la terre. Au reste, la *Villa d'Est* est la seule *Villa* moderne qui m'ait intéressé, au

(1) Boileau.

milieu des débris des *Villa* de tant d'empereurs et de consulaires. Cette illustre maison de Ferrare a eu le bonheur peu commun d'avoir été chantée par les deux plus grands poëtes de son temps et les deux plus beaux génies de l'Italie moderne.

Piacciavi generose Ercolea prole
Ornamento, e splendor del secol nostro
Ippolito, etc.

C'est le cri d'un homme heureux, qui rend grâce à la maison puissante dont il recueille les faveurs, et dont il fait lui-même les délices. Le Tasse, plus touchant, fait entendre dans son invocation, les accens de la reconnaissance d'un grand homme infortuné :

Tu magnanimo Alfonso, il qual ritogli, etc.

C'est faire un noble usage du pouvoir que de s'en servir pour protéger les talens exilés. Arioste et Hippolyte d'Est ont laissé dans les vallons de Tivoli un souvenir qui ne le cède pas en charme, à celui d'Horace et de Mécène. Mais que sont devenus les protecteurs et les

protégés? Au moment même où j'écris, la maison d'Est vient de s'éteindre, sa *Villa* tombe en ruines, comme celle du ministre d'Auguste: c'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes:

Linquenda tellus, et domus et placens
Uxor. (1)

Je passai presque tout un jour à cette superbe *Villa*. Je ne pouvais me lasser d'admirer la vaste perspective dont on jouit du haut de ses terrasses. Au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès; après les jardins viennent les ruines de la maison de Mécène, placée au bord de l'Anio (2); de l'autre côté de la rivière, sur le coteau en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve les débris de la *Villa* de Varus (3); un peu plus loin à gauche dans la plaine, s'élèvent les trois monts

(1) «Il faudra quitter la terre, une mai-» son, une épouse chérie.» *Hor.*

(2) Aujourd'hui *le Teverone*.

(3) Le Varus qui fut massacré avec les légions en Germanie. Voyez l'admirable morceau de Tacite.

Monticelli, *san Francesco*, et *sant Angelo*, et entre les sommets de ces trois monts voisins apparaît le sommet lointain et azuré de l'antique *Soracte*; à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati, surmonté des pins de Tusculum; enfin, revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la *Villa Adriana*.

Au milieu de ce tableau, le *Teverone* descend rapidement vers le Tibre, et l'œil en peut suivre le cours jusqu'au pont où s'élève le mausolée de la famille *Plotia*, bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se déroule aussi dans la campagne, c'était l'ancienne voie Tiburtine, autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin, élevées en pyramides, imitent encore des tombeaux.

Il serait difficile de trouver dans le reste du monde, une vue plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes, et qui seule dit tout; je parle seulement des lieux et des monumens renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la terre, mourut d'une maladie de langueur; Varus quitta ce coteau, pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites pour bouleverser leur patrie; sous ces pins de Frascati, Cicéron dictait ses Tusculanes; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé; vers cette source de la Solfatare, la reine de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert; c'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune dans la forêt de l'Albunée; c'est ici qu'Hercule avait son temple, que la sibylle Tiburtine dictait ses oracles; ce sont là les montagnes des vieux Sabins, les

plaines

plaines de l'antique Latium ; terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or chanté par tous les poëtes, rians coteaux de Tibur et de Lucrétile, dont le seul génie français a pu retracer les grâces, et qui attendaient le pinceau de Poussin et de Claude Lorrain.

Je descendis de la *Villa d'Est* vers les trois heures après midi, je passai le Teverone sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois d'oliviers dont je viens de vous parler, j'aperçus une chapelle blanche, dédiée à la Madone *Quintilanea*, et bâtie sur les ruines de la *Villa* de Varus. C'était un dimanche, la porte de cette chapelle était ouverte, j'y entrai ; je vis trois autels disposés en forme de croix ; sur celui du milieu s'élevait un crucifix d'argent, devant lequel brûlait une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avait l'air très-malheureux, était prosterné auprès d'un banc ; il priait avec tant de ferveur, qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une

église, c'est-à-dire un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et, inspiré par le lieu, je ne pus m'empêcher de prononcer cette prière : « Dieu du voyageur, qui avez voulu que le pélerin vous adorât dans cet humble asile, bâti sur les ruines du palais d'un grand de la terre; Mère de douleur, qui avez établi votre culte de miséricorde dans l'héritage de ce romain malheureux, mort loin de son pays, parmi des barbares! nous ne sommes ici que deux fidèles prosternés au pied de votre autel solitaire. Accordez à cet inconnu qui semble si profondément humilié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande, faites que les prières de cet homme servent à leur tour à guérir mes infirmités; afin que ces deux chrétiens qui sont inconnus l'un à l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, soient tout étonnés, en se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mutuellement une partie

de leur bonheur, par les miracles de la charité ! »

Quand je viens à regarder, mon cher ami, toutes les feuilles éparses sur mon bureau, je suis épouvanté de mon énorme fatras, et j'hésite à vous l'envoyer. Je sens pourtant que je ne vous ai rien dit, que j'ai oublié mille choses que j'aurais dû vous dire. Comment, par exemple, ne vous ai-je pas parlé de *Tusculum*, de ce Cicéron qui, selon Sénèque, « fut le seul génie que le peuple romain ait eu égal à son empire ? *Illud ingenium quod solum populus romanus par imperio suo habuit.* » Mon voyage à Naples, ma descente dans le cratère du Vésuve (1),

(1) Il n'y a que de la fatigue et aucun danger à descendre dans le cratère du Vésuve. Il faudrait avoir le malheur d'y être surpris par une éruption, et dans ce cas-là même, si l'on n'était pas emporté par l'explosion de la matière, l'expérience a prouvé qu'on peut encore se sauver sur la lave ; comme elle coule avec une extrême lenteur, sa surface se refroidit assez vîte pour qu'on puisse y passer rapidement. Je suis descendu jusque dans un des trois petits cratères, formés dans

mes courses à Pompéïa, à Capoue, à Caserte, à la Solfatare, au lac d'Averne, à la grotte de la Sibylle, auraient pu vous intéresser, etc. Baïes, où se sont passées tant de scènes mémorables, mériterait seul un volume. Il me semble que je vois encore la tour de *Baula* où était placée la maison d'Agrippine, et où elle dit ce mot sublime aux assassins envoyés par son fils: « *Ventrem feri* (1). » L'île de *Nisida*, qui servit de retraite à Brutus, après le meurtre de César, le pont de Caligula, *la Piscine admirable*, tous ces palais bâtis dans la mer, dont parle Horace, vaudraient bien la peine qu'on s'y arrêtât un moment. Virgile a placé ou trouvé dans ces lieux les belles

---

le milieu du grand cratère, par la dernière éruption qui eut lieu en 1797. Les fumées, du côté *de la torre de l'Annunziata*, étaient assez fortes; je fis plusieurs tentatives inutiles, pour parvenir à une lueur que l'on voyait sur le flanc opposé, du côté de Caserte: dans quelques endroits, la cendre était brûlante à deux pouces de profondeur sous sa surface.

(1) Tacite.

fictions du sixième livre de son *Enéide*; c'est de là qu'il écrivait à Auguste ces paroles modestes (elles sont, je crois, les seules lignes de prose qui nous restent de ce grand homme): *Ego verò frequentes à te litteras accipio..... De Æneâ quidem meo, si mehercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem; sed tanta inchoata res est, ut pene vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar; cùm præsertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus multòque potiora impertiar.* (1)

Mon pélerinage au tombeau de Scipion l'Africain, est un de ceux qui a le plus satisfait mon cœur, bien que j'aie manqué le but pour lequel je l'avais entrepris. On m'avait dit que le mausolée de ce fameux romain existait encore, et qu'on y lisait même le mot *patria*, seul reste de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée: *ingrate patrie, tu n'auras pas*

(1) Ce fragment se trouve dans les Saturnales de Macrobe, mais je ne puis indiquer le livre; je crois pourtant que c'est le premier.

mes os. Je me suis rendu à *Patria*, l'ancienne *Literne ;* je n'ai point trouvé le tombeau, mais j'ai erré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habita dans son exil. Il me semblait voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer sur la côte opposée à celle de Carthage, se consolant de l'injustice de Rome, par les charmes de l'amitié et le souvenir de ses vertus. (1)

---

(1) Non-seulement on m'avait dit que ce tombeau existait, mais j'avais lu les circonstances que je rapporte ici, dans je ne sais plus quel voyageur. Cependant, les raisons suivantes me font douter un peu de la vérité des faits.

1.° Il me paraît que Scipion, malgré les justes raisons de plainte qu'il avait contre Rome, aimait cependant trop sa patrie, pour avoir voulu qu'on gravât cette inscription sur son tombeau ; cela semble contraire à tout ce que nous connaissons du génie des anciens.

2.° L'inscription rapportée est conçue presque littéralement dans les termes de l'imprécation que Tite-Live fait prononcer à Scipion

Quant aux Romains modernes, mon cher ami, Duclos me semble avoir de l'humeur, lorsqu'il les appelle les *Italiens de Rome*. Je crois qu'il y a encore chez eux le fond d'une nation peu commune. On peut découvrir aisément parmi ce peuple trop sévérement jugé, un grand sens, du courage, de la patience, du génie, des traces profondes de ses anciennes mœurs, je ne sais quel air de souverain, et quels nobles usages qui sentent encore la royauté. Avant de condamner cette opinion, qui peut vous

---

en sortant de Rome : ne serait-ce pas là la source de l'erreur ?

3.° Plutarque raconte que l'on trouva près de Gaïette, une urne de bronze dans un tombeau de marbre, où les cendres de Scipion devaient avoir été renfermées, et qui portaient une inscription très-différente de celle dont il s'agit ici.

L'ancienne Literne ayant pris le nom de *Patria*, cela a pu donner naissance à ce qu'on a dit du mot *patria*, resté seul de toute l'inscription du tombeau. Ne serait-ce pas, en effet, un hasard fort singulier, que le lieu se nommât *Patria*, et que le mot

paraître bizarre, il faudrait entendre mes raisons, et je n'ai pas le temps de vous les rapporter.

Que de choses me resteraient à vous dire sur la littérature italienne ! Savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois le comte Alfieri dans ma vie, et devineriez-vous dans quelle circonstance? je l'ai vu mettre dans le cercueil ! On me dit qu'il n'était presque pas changé ; sa physionomie me parut noble et grave ; la mort y ajoutait sans doute une nouvelle sévérité. Je tiens de la bonté d'une personne qui lui fut bien chère, et de la politesse d'un ami du comte Alfieri à Florence,

---

patria se trouvât aussi sur le monument de Scipion ? à moins que l'on ne suppose que l'un a pris son nom de l'autre.

Il se peut faire toutefois que des auteurs que je ne connais pas, aient parlé de cette inscription de manière à ne laisser aucun doute : il y a même une phrase dans Plutarque, qui semble favorable à l'opinion que je combats. Un homme du plus grand mérite, et qui m'est d'autant plus cher qu'il est fort malheureux, a fait, presqu'en même temps que moi, le voyage de *Patria*. Nous avons

des notes curieuses sur les ouvrages posthumes, et les opinions de cet homme célèbre. La plupart des papiers publics, en France, ne vous ont donné sur cela que des renseignemens tronqués et incer-

---

souvent causé ensemble de ce lieu célèbre ; mais je ne suis pas bien sûr qu'il m'ait dit avoir vu lui-même le *tombeau et le mot* (ce qui trancherait la difficulté), ou s'il m'a seulement raconté la tradition populaire. Quant à moi, je n'ai point trouvé le monument, et je n'ai vu que les ruines de la *Villa*, qui sont très-peu de chose.

Plutarque parle de l'opinion de ceux qui voulaient que le tombeau de Scipion fût auprès de Rome. Mais ils confondaient évidemment le tombeau *des* Scipion et le tombeau *de* Scipion. Tite-Live affirme que celui-ci était à Literne, qu'il était surmonté d'une statue qui fut abattue par une tempête, et qu'il avait vu lui-même cette statue. On savait d'ailleurs par Sénèque, Cicéron et Pline, que l'autre tombeau, c'est-à-dire celui des Scipion, avait existé en effet à une des portes de Rome. Il a été découvert sous Pie VI ; on en a transporté les inscriptions au musée du Vatican : parmi les noms des membres de la famille des Scipion trouvés dans le monument, celui de l'Africain manque.

tains. En attendant que je puisse vous communiquer mes notes, je vous envoie l'épitaphe que le comte Alfieri avait faite, en même temps que la sienne, pour son noble amie :

HIC. SITA. EST.
ALF.... E.... ST....
ALF.... COM....
Genere. formâ. moribus.
Incomparabili. animi. candore.
Præclarissima.
A. Victorio. Alferio.
Juxta. quem. sarcophago. uno. (1)
Tumulata. est.
Annorum. 26. spatio.
Ultra. res. omnes. dilecta.
Et. quasi. mortale. numen.
Ab. ipso. constanter. habita.
Et. observata.

---

(1) *Sic inscribendum, me, ut opinor et opto, præmoriente : sed aliter jubente Deo, aliter inscribendum :*

Qui. juxta. eam. sarcophago. uno.
Conditus erit quamprimùm.

Vixit annos... menses... dies...
Hannoniæ. Montibus. nata.
Obiit... die... mensis...
Anno Domini. M. D. CCC... (1)

La simplicité de cette épitaphe, et sur-tout la note qui l'accompagne, me semblent extrêmement touchantes.

Pour cette fois, j'ai fini ; je vous envoie ce *monceau de ruines*, faites-en tout ce qu'il vous plaira. Dans la description des divers objets dont je vous

---

(1) » *Ici repose Héloïse E. St. comtesse d'Al.* » *illustre par ses aïeux, célèbre par les grâces* » *de sa personne, par les agrémens de son esprit,* » *et par la candeur incomparable de son ame.* » *Inhumée près de Victor Alfieri, dans un même* » *tombeau* (*); *il la préféra, pendant vingt-* » *six ans, à toutes les choses de la terre.* » *Mortelle, elle fut constamment suivie et honorée* » *par lui, comme si elle eût été une Divinité.*

» *Née à Mons ; elle vécut.... et mourut le....* »

(*) Ainsi j'ai écrit, espérant, désirant mourir le premier ; mais s'il plaît à Dieu d'en ordonner autrement, il faudra autrement écrire :

» *Inhumée par la volonté de Victor Alfieri, qui* » *sera bientôt enseveli près d'elle dans un même* » *tombeau.* »

ai parlé, je crois n'avoir omis aucune circonstance remarquable, si ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes d'où il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages : le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête, qui l'ont troublé dans sa source.

CHATEAUBRIAND.

Fin du sixième volume.

TABLE

56.1
611503

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.
BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

(*Cette troisième Partie forme le* 5.me *et le* 6.me *volume de cette Edition.*)

LIVRE CINQUIÈME.

Harmonies de la Religion Chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

CHAPITRE I. Divisions des harmonies. pag. 1

CHAPITRE II. Harmonies physiques. Sites

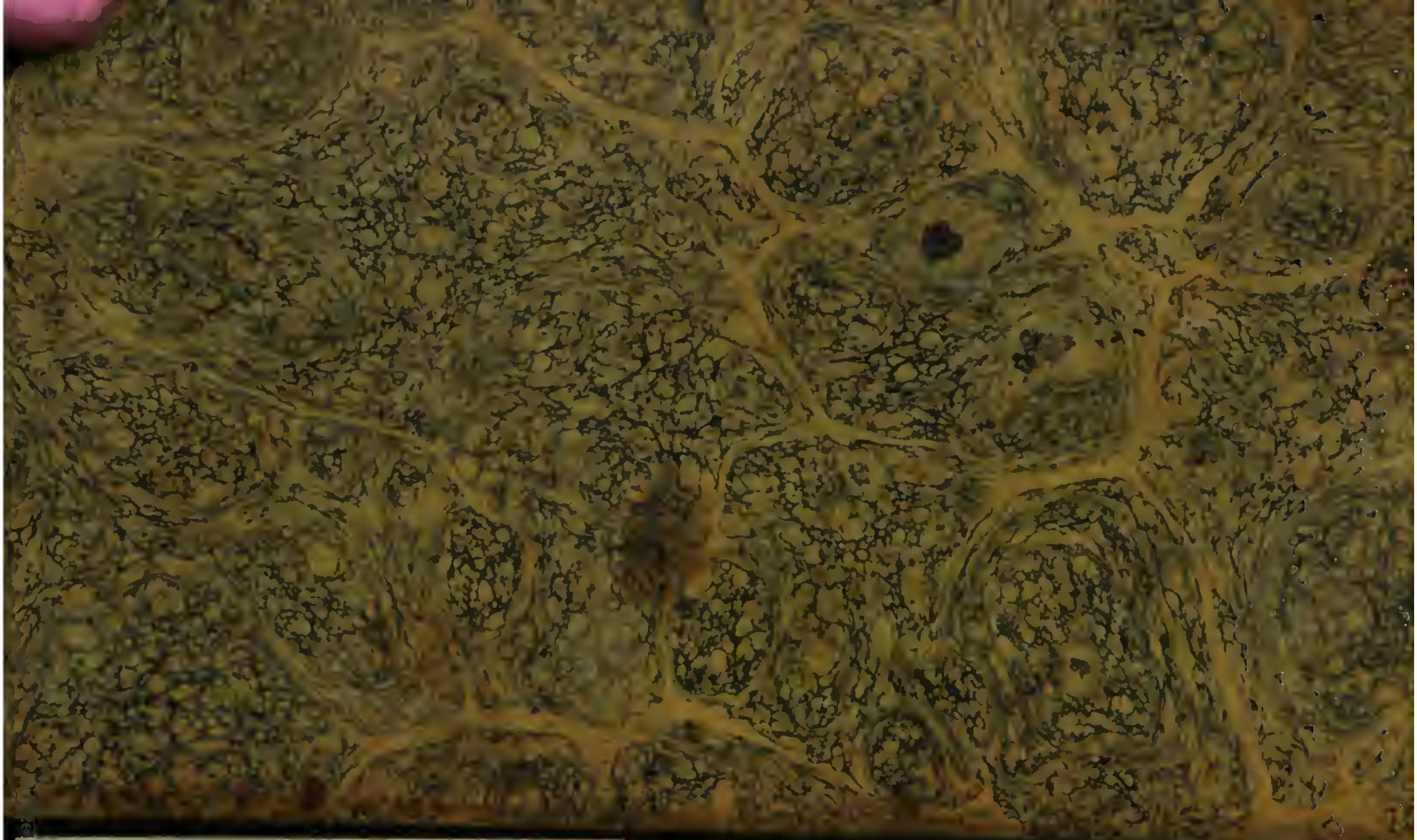
des Monumens religieux, Couvens maronites, cophtes, etc. 3
CHAPITRE III. Des ruines en général. Qu'il y en a de deux espèces. 18
CHAPITRE IV. Effet pittoresque des Ruines. Ruines de Palmyre, d'Egypte, etc. 24
CHAPITRE V. Ruines des monumens chrétiens. 29
CHAPITRE VI. Harmonies morales. Dévotions populaires. 35
CHAPITRE VII. Réunion des Harmonies physiques et morales. 47

LIVRE SIXIÈME.

Suite des Harmonies de la Religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

Atala, ou les Amours de deux Sauvages dans le désert. Prologue. 49
Notes et Eclaircissemens. 211

Fin de la Table du sixième Volume.



BIBLIOTÈCA